* COLLECTION D'AVENTURES *
ABONNEMENTS
UN AN: PARIS, DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER, 25 FR. Compte chèque postal 259.10

LE TRÉSOR DU LAC D'ARGENT

Le Cañon Nocturne

par

Jean Aleyrac

PARIS
ÉDITION DE LA COLLECTION D'AVENTURES
3, RUE DE ROCROY, 3


www.winnetou.fr

LE CANON NOCTURNE

CHAPITRE I

Great-Shatterhand et ses trois compagnons ayant été prévenus à temps par l'instinct des deux chevaux de Knox et de Hilton que des Peaux-Rouges, en groupes nombreux, approchaient, avaient réussi à grimper au faîte d'un amas de rocs d'où ils dominaient la situation.

Les Indiens, en effet, n'avaient pas tardé à se montrer, se dissimulant derrière les obstacles d'alentour. Leur chef, le Grand-Loup, avait aussitôt interpellé Great-Shatterhand, le sommant de se rendre, lui et ses trois camarades. Puis, au bout de quelques minutes de conversation à distance, les deux chefs s'étaient rapprochés et avaient commencé un long entretien : entretien, d'abord plein de menaces de la part du Grand-Loup, mais qui, enfin, grâce au prestige du fusil à répétition de Great-Shatterhand, s'était arrêté à des paroles presque pacifiques.

— Pour annuler le serment que vous avez fait d'exterminer tous les Visages-Pâles, serment mal compris, avait insinué Great-Shatterhand, pourquoi ne vous réunissez-vous pas en conseil ?

— En conseil ? avait répliqué l'Indien, perplexe, mais je suis ici l'unique grand chef...

Gardant donc le silence, il attendit patiemment que le Peau-Rouge voulût bien se remettre à parler.

— Ecoute ! dit soudain Ovuts-Avaht. Si nous abandonnions le projet de vous assiéger, penseriez-vous que nous agissons ainsi par lâcheté ?

— Bien sûr que non ! s'écria promptement Great-Shatterhand. Un grand capitaine ne doit pas seulement être brave et intrépide, mais il lui faut encore être intelligent et prudent. Nul chef, digne de ce nom ne sacrifiera ses soldats inutilement.

Pendant un quart d'heure il parla sur ce ton, avec beaucoup de chaleur et de persuasion.

— Tu as raison, répondit Grand-Loup qui enrageait dans son for intérieur d'être obligé de reculer devant quatre Visages-Pâles. Toutefois, il m'est impossible de rétracter le serment moi-même. Il n'y a que l'assemblée des vieillards qui le puisse retirer. C'est pourquoi je vais vous faire prisonniers et vous demeurerez parmi nous en captivité jusqu'à ce que la sentence soit rendue.

— Je ne veux pas oublier que je suis ton ami et c'est pour cette raison que je consens à discuter ta proposition avec mes amis. Peut-être accepteront-ils de te suivre. Tout dépend naturellement de tes conditions. On ne saurait considérer comme prisonniers que des hommes vaincus au cours d'une bataille. Telle n'est point notre cas.

— *Uff !* fit Grand-Loup, tes paroles sont aussi justes que tes balles. Great-Shatterhand est non seulement un héros dans les combats, mais il est encore un maître dans l'art de s'exprimer.

— Je parle davantage dans ton intérêt que dans le mien. Pourquoi, d'abord, toi et moi serions-nous ennemis ? Tu n'as rien, fait ; je ne t'ai rien fait. Et, parce que tu as jugé utile de déterrer les tomahawks afin de combattre les Navajos et les soldats, cela ne t'oblige en rien à

t'aliéner l'esprit de Great-Shatterhand, alors que tu as tout profit à tirer de son amitié.

Grand-Loup était trop intelligent pour ne pas comprendre la justesse des obser-vations du chasseur. Toutefois, le serment ne lui permettait point d'agir librement et il ne pouvait que biaiser.

— Je dois vous traiter en ennemis jusqu'à l'avis de l'assem-blée. Si tu n'es pas d'accord avec moi sur ce point, il n'y a qu'à trancher la question par les armes.

— Je consens à te suivre et espère arriver à convaincre mes camarades d'imiter mon exemple, mais pas comme prisonniers.

— Comment donc, alors ?

— En qualité de compagnons.

— C'est dire que vous refuserez de rendre les armes et de vous laisser ligoter.

— Tout juste !

— *Uff !* Je vais t'accorder une concession de plus, mais ce sera la dernière. Ecoute ! Toi et les tiens nous accompagnerez immédiatement jusqu'à notre wigwam. Vous conser-verez vos armes et la liberté de vos mouvements. Nous vous traiterons abso-lument comme si nous étions en paix avec vous. En échange, il faut que vous juriez d'accepter sans protestations la décision du conseil. Voilà ! Si tu repousses mes offres, je lance à mes *braves* le signal de vous prendre d'assaut, et nous y parvien-drons malgré ton fusil magique. J'ai dit, H*owgh !*

Great-Shatterhand comprit que la discussion était irrémédiablement close et, quoiqu'il fût médiocrement satisfait de la résolution suprême de Grand-Loup, il répondit :

— Ovuts-Avaht va tout de suite recon-naître que je suis son ami, car, sans demander l'opinion de mes camarades, mais en leur nom comme au mien, je te promets d'accepter la décision de l'assemblée des anciens.

— Bon ! Prends ton calumet et jure d'agir comme tu le dis.

Great-Shatterhand détacha d'un cordon passé autour de son cou une pipe à long tuyau, y mit un peu de tabac et l'embrasa au moyen du *pounk* (briquet de la prairie). Ensuite, il lança des bouffées de fumée vers le ciel, vers la terre, vers les quatre points cardinaux, et dit:

— Je jure que nous ne penserons à aucune protestation !

— *Howgh!* approuva Ovuts-Avaht. A présent tout va bien.

— Non pas, riposta Great-Shatterhand. Il faut aussi que tu scelles notre convention par ta parole.

Ce disant, il tendait son calumet au chef indien.

Sans doute celui-ci espérait-il que le chasseur n'exigerait de sa part aucune promesse formelle et qu'il aurait ainsi la faculté de saisir les quatre blancs dès leur descente du rocher. Si telle était réellement sa pensée, la prudence de Great-Shatterhand dut lui causer une profonde déception. Néanmoins, il n'en laissa rien voir, prit la pipe, en envoya la fumée dans toutes les directions comme son vis-à-vis et déclara :

— Nous ne ferons aucun mal aux quatre blancs jusqu'à ce que le conseil des Anciens ait statué sur leur sort. H*owgh !*

Ayant rendu la pipe à Great-Shatterhand, il se leva et s'approcha de Knox et de Hilton.

— Ma promesse ne s'étend point à ces Visages-Pâles, dit-il. Ils appartiennent aux meurtriers qui nous ont attaqués. Je les ai reconnus à leurs chevaux qui sont à nous. Grand sera le châtiment qu'ils subiront et tant mieux pour eux si ta main a pris leurs âmes. Ils ont l'air d'être morts.

— Non, répondit Great-Shatterhand dont le regard perçant avait remarqué à un certain moment que l'un des criminels s'était légèrement soulevé pour regarder autour de lui. Ils vivent et ont même repris connaissance. Ils font semblant d'être morts dans l'espoir d'être abandonnés sur le terrain et de pouvoir s'enfuir dès que nous serons loin.

— Ah ! fit Grand-Loup, Alors que les chiens se relèvent vite s'ils ne veulent être écrasés par mes pieds !Et il leur administra un

coup de talon tellement persuasif que Hilton lui-même se redressa comme mû par un ressort. L'épouvante des bandits était si grande, qu'aucun d'eux ne songeait à tâcher de trouver le salut dans la fuite ou dans la résistance. Livides et mous comme des loques, ils se tenaient debout en face Ovuts-Avaht et tremblaient de tous leurs membres.

— Vous avez échappé ce matin à mes guerriers, tonna le Peau-Rouge d'un ton menaçant. Mais le puissant Manitou vous a jeté dans mes bras. En punition des souffrances que vous avez infligées aux Utahs, vous serez attachés au poteau de torture d'où vos hurlements serviront de leçon à tous les Visages-Pâles.

Grand-Loup s'exprimait parfaitement en anglais, de sorte que les deux *tramps* ne pouvaient manquer de se tirer de l'impasse par le mensonge.

— Que veux-tu dire ? questionna-t-il. De quelles souffrances parles-tu ? Nous n'avons encore jamais été en contact avec des Utahs.

— Tais-toi, chien ! gronda l'Indien.

— Permets tout au moins de me défendre ! protesta Knox avec aplomb. Tu nous accuses injustement. Voici plusieurs semaines que nous voyageons en compagnie du célèbre Great-Shatterhand.

— Silence ! commanda le chasseur. Vous êtes des scélérats que je ne connais point.

— Voyons, sir ! implora Knox. Nous appartenons comme vous à la race blanche. Vous n'allez pas nous abandonner à ces sauvages. Notre vie est en jeu !

— C'est justice ! riposta sévèrement Great-Shatterhand. Celui qui a percé son prochain par l'épée périra par l'épée. Vous avez mérité la mort, bandits, puisque vous l'avez semée parmi les innocents. Je ne veux rien avoir de commun avec des assassins qui n'appartiennent, hélas ! à la race blanche que pour la déshonorer. Que les Utahs fassent de vous ce qu'ils voudront cela ne me regarde point.

— Ah, c'est comme ça ! rugit le gredin en écumant de rage. Eh bien, si nous mourons, tu mourras aussi. Ecoute, guerrier rouge ! C'est vrai, nous avons volé ces chevaux, et nous le regrettons. C'est Great-Shatterhand qui nous le commanda. Lui-même nous conduisit à l'assaut de votre campement. Il a tué à lui seul plus de Yutes que nous tous ensemble ! Si tu nous punis, il est équitable qu'il partage notre sort, car il est encore plus coupable que nous.

Great-Shatterhand ébaucha le geste de bondir sur le misérable. Ovuts-Avaht leva la main pour l'arrêter.

— Lâche ! fit-il en dévisageant Knox de ses flamboyantes prunelles. Tu voudrais entraîner un innocent dans ta perte. Ce nouveau crime doit être châtié séance tenante. Je vais te scalper. Cela ne t'évitera pas le poteau de torture. Tu vivras jusque là et verras ta chevelure se balancer au bas de ma ceinture. *Nani witch, nani witch!*

Ces derniers mots, qui signifient « Mon couteau, mon couteau ! » s'adressaient à quelques guerriers groupés au bord de la clairière.

— Grâce ! hurla Knox. Grâce ! Ne me scalpez pas ! Pitié !

Ce disant, il exécutait un saut périlleux pour s'évader. En dépit de sa taille gigantesque, Grand-Loup fut plus prompt que lui. D'un coup de poing, il abattit le coquin et saisit le long couteau acéré que lui tendait un de ses *braves*.

L'opération fut rapide. Trois prestes incisions, un brusque tirage en arrière cependant que l'opéré s'époumonait à hurler, et Ovuts-Avaht se relevait triomphalement en brandissant le scalp ensanglanté de sa main gauche. Knox, méconnaissable et horrible d'aspect, s'évanouit instantanément.

— Là ! fit le Peau-Rouge avec une visible satisfaction, ainsi seront traités tous ceux qui ont molesté les Indiens inoffensifs ; ensuite ils périront.

Et il suspendit tranquillement le trophée à sa ceinture.

D'épouvante. Hilton s'affaissa auprès de

son compère. Grand-Loup fit un geste. Aussitôt, tous les Peaux-Rouges émergèrent de la végétation environnante et se rassem-blèrent dans la clairière. Pendant que Great-Shatterhand rejoignait ses amis au faîte du rocher on ligota les deux *tramps* sur leurs chevaux.

Davy, Jemmy et Frank écoutèrent attentivement le résumé de la conversation qui avait eu lieu entre Ovuts-Avaht et Great-Shatterhand. Tous furent d'avis que ce dernier s'était comporté avec autant d'habileté qu'on en pouvait déployer dans les circonstances critiques qu'ils traversaient.

— Pourtant, objecta Fat-Jemmy, je crois que nous reculons pour mieux sauter. Il est plus que probable que le conseil des Anciens se prononcera contre nous et que ces maudits finiront tout simplement par nous fixer au poteau de torture.

— Je voudrais bien voir ça ! riposta Frank. C'est pour le coup que je me démènerais.

— Tu oublies qu'aucune protestation ne serait admise, mon vieux, repartit Fat-Jemmy. La parole de Great-Shatterhand nous oblige à accepter la sentence de l'assemblée sans protester.

— Il faut toujours que tu me contredises, grommela Frank. On peut très bien user de ruse sans protester. Le serment de Great-Shatterhand ne défend nullement de nous rebiffer sans recourir à la force.

— Frank m'a compris, déclara Great-Shatterhand. En faisant ma promesse j'ai, en effet, juré de ne songer à aucune protestation, mais non de ne pas tenter de nous échapper par la finesse, le cas échéant. N'empêche que je serais heureux de pouvoir en sortir autrement. Espérons donc que nous n'en serons point réduits à chercher la délivrance par des moyens détournés et que tout s'arrangera. Pour l'instant il n'y a qu'à s'abandonner au destin.

— Pensez-vous vraiment que nous puissions nous fier à la promesse des Peaux-Rouges de ne pas nous molester ? questionna gravement Davy. Croyez-vous que Grand-Loup tiendra parole ?

— Assurément. Jamais un chef indien ne violerait un serment fait en fumant le calumet. Nous pouvons sans crainte vivre avec les Utahs jusqu'à la décision du conseil. Venez donc et montons à cheval. Les Peaux-Rouges s'apprêtent à partir.

Ils descendirent dans l'éclaircie et enfourchèrent leurs montures. Knox toujours évanoui gisait sur son cheval solidement attaché. Les Yutes se mirent en marche à la queue leu leu au long du sentier. Grand-Loup venait le dernier et il attendit patiemment que les blancs se joignissent à la file.

C'était bon signe. Les chasseurs, qui avaient cru qu'on les placerait au milieu afin de les surveiller vigilamment, furent impressionnés. Le chef yute ne nourrissait évidemment nulle méfiance à leur égard et se fiait entièrement au serment de Great-Shatterhand.

CHAPITRE II

Après avoir franchi le bois, les cavaliers entrèrent dans la plaine et lancèrent leurs chevaux au galop vers les Elk-Mountains qui s'estompaient dans le lointain.

Au déclin de l'après-midi, ils en atteignaient déjà les premiers prolongements et pénétraient dans une vallée encadrée de bois. Quand l'obscurité tomba, les Utahs continuèrent à chevaucher avec autant d'assurance qu'en plein jour.

Vers minuit, Grand-Loup commanda à quelques guerriers de galoper en avant afin d'annoncer sa venue. Great-Shatterhand et ses amis devinèrent qu'ils étaient enfin près du wigwam yute.

La troupe atteignit soudain un cours d'eau aux berges escarpées. Les bois ne tardèrent plus à disparaître pour faire place à une savane herbageuse. Plusieurs feux brillaient au loin.

— *Uff !* grogna tout à coup Ovuts-Avaht qui, depuis le départ de la clairière,

n'avait desserré les dents que pour jeter un ordre à ses *braves.* Là-bas s’élèvent les tentes de ma tribu. C’est là que se décidera votre sort.

— Aujourd’hui ? interrogea Great-Shatterhand.

— Non. Mes guerriers ont besoin de repos. En outre, votre lutte contre le trépas durera plus longtemps si le sommeil a renouvelé vos forces et notre divertissement en sera d’autant prolongé.

— Oui, compte là-dessus, mon vieux ! grommela le gros Jemmy à son voisin Frank.

— Ce n’est guère le moment de riposter, murmura ce dernier, pour-tant, je puis d’ores et déjà certifier que cet animal-là en verra de toutes les couleurs avant de m’expédier au paradis.

La première chose que remarquèrent les blancs en arrivant au village peau-rouge, fut qu’il y avait là beaucoup plus d’habitants que ne l’indiquait le nombre de huttes. Ils comprirent que tous les guerriers des autres wigwams devaient s’y être réunis.

Tout le monde se précipita au-devant de la troupe. Les hommes et les garçons se tenaient en tête des femmes et des jeunes filles. Tous hurlaient à qui mieux mieux, faisant un effroyable tapage. Les habitations étaient construites en branchages et formaient plusieurs cercles. Celui du milieu se composait de huttes recouvertes de peaux de buffles. Ce fut au centre du vaste espace découvert que dessinait ce cercle que s’arrêta le cortège. Les deux tramps furent prestement détachés et jetés sur le sol comme des paquets de linge sale.

L’apparition de Knox dépourvu de son cuir chevelu fut saluée par un redoublement de cris joyeux. Puis, on mena Great-Shatterhand et ses trois camarades à côté des *tramps.* Les guerriers se rangèrent autour d’eux circulairement. Ensuite, femmes et jeunes filles se mirent à danser en rond entre les prisonniers et la foule des hommes.

C'était là une des plus grandes offenses qu’on pouvait faire aux captifs. Great-Shatterhand murmura quelques paroles à ses compagnons. Ils mirent aussitôt un genou par terre et épaulèrent leurs fusils.

Great-Shatterhand s’empara de sa carabine et tira en l’air. Le bruit de la détonation mit instantanément fin aux danses et au vacarme.

— Que signifie ce traitement ignominieux ? s’écria le célèbre chasseur d’une voix de stentor en idiome yute. C’est de notre propre volonté que nous avons suivi les guerriers rouges. De quel droit se permettent-ils de nous traiter comme de vils prisonniers ? J’ai fumé le calumet d’accord avec Ovuts-Avaht et il fut convenu que les Utahs se rassembleraient en conseil afin de juger s’ils doivent nous considérer comme amis ou comme ennemis. Cette assemblée ne s’étant pas encore tenue, personne ne peut nous obliger à supporter des vexations réservées aux captifs. Au reste, même dans ce cas, je ne saurais tolérer qu’on nous infligeât la honte de faire danser et gesticuler des femmes autour de nous. Nous ne sommes que quatre et les *braves* yutes sont au nombre de plusieurs centaines, n’empêche que je les mets au défi d’offenser impunément Great-Shatterhand ! Si les femmes s’avisent de recommencer à sautiller et gesticuler devant nous, mes amis et moi tirerons immé-diatement. Le sang rougira le sol de votre wigwam et les générations futures l’éviteront avec horreur, car il demeurera souillé à jamais par la trahison de ceux qui n’auront pas craint de violer le serment fait en fumant le calumet de l’accord.

Ces paroles vibrantes firent sensation. Les Utahs connaissaient suffisamment Great-Shatterhand de vue ou de réputation pour avoir la certitude que ses menaces n’étaient pas vaines. Les femmes et les jeunes filles s’éloignèrent sans attendre l’ordre de se retirer. Les hommes se mirent à parler à voix basse. Quelques guerriers décorés de plumes se rendirent auprès d’Ovuts-Avaht qui s’empressa d’aller trouver les chasseurs.

— Ecoutez-moi, guerriers yutes ! s’écria-t-il en promenant son regard sur la multitude.

Votre chef a fumé avec le Visage-Pâle le calumet de l'accord et doit tenir sa promesse. Demain matin, le conseil des Anciens statuera sur le sort de ces quatre blancs. Jusque-là, ils resteront sous la tente que je vais leur désigner. Quant à ces deux chiens ligotés ils sont condamnés à mourir pour avoir attaqué les Utahs. *Howgh !* Great-Shatterhand est-il maintenant satisfait ?

— Oui, répondit le chasseur. Toutefois, je désire aussi que nos chevaux restent à proximité de notre hutte.

— J'y consens également, mais sans comprendre pourquoi Great-Shatterhand a ce désir. Penserait-il pouvoir s'évader ? S'il en est ainsi, je le préviens que plusieurs cercles de *braves* environneront sa tente. Il lui serait impossible de s'enfuir.

— Je t'ai juré d'attendre la décision du conseil et tiendrai parole. Par conséquent, tu n'as pas besoin de poster des gardes. Néanmoins, si tel est ton bon plaisir, je n'y vois nul inconvénient.

— Viens donc, alors.

Les quatre chasseurs suivirent Grand-Loup au milieu de deux rangées compactes de curieux qui contemplaient Great-Shatterhand avec un respect mêlé d'effroi.

La hutte où les conduisit le chef yute était la plus grande de toutes. Plusieurs lances à pointes ornées de trois plumes d'aigle se trouvaient fichées en terre de chaque côté de l'entrée et donnaient à supposer que c'était là le propre « palais » d'Ovuts-Avaht.

Une natte servait de porte. Elle était alors relevée. A cinq pas plus loin environ brûlait un feu qui éclairait l'intérieur de la hutte. Les chasseurs entrèrent, se débar-rassèrent de leurs armes et s'assirent.

Grand-Loup se retira et plusieurs guerriers ne tardèrent guère à venir s'asseoir dans les parages de la tente, de façon à pouvoir apercevoir toutes ses faces.

Une jeune femme surgit soudain au seuil de la case. Ayant posé deux récipients devant les blancs, elle disparut sans souffler mot.

— Bigre ! railla Hobble-Frank. Parlez-moi d'une chouette vaisselle ! Un pot à eau, s'il vous plaît ! Et à peine ébréché encore... Et une poêle en fer, ma parole ! Qu'on vienne dire après ça que les Utahs ne sont pas des gens civilisés... Naturellement, c'est notre souper. De la viande et de l'eau... pas compliqué, le menu ! Mais j'ai faim et vais me régaler. Mazette ! Du buffle !... Il y en a huit livres au moins !... Pourvu que les sacripants ne l'aient pas assaisonné avec de la mort aux rats !

— De la mort aux rats ! répéta Jemmy en riant aux éclats. Tu dérailles, mon vieux ! Où les Utahs auraient-ils pu s'en procurer ? D'ailleurs, ce n'est pas du buffle, mais de l'élan.

— C'est drôle ! bougonna Frank. Tu ne peux te retenir de me lancer une contra-diction. A quoi vois-tu que c'est de l'élan ?

— Et toi, à quoi reconnais-tu que c'est du buffle ? Donne-moi tes explications, puisque tu as commencé. Ensuite, je te don-nerai les miennes.

— Jamais de la vie ! Je refuse de me chicaner avec toi. Je vais faire rôtir la viande !

Saisissant la poêle pleine de viande, il sortit et s'installa devant le feu sur lequel il posa le récipient, cependant que ces cama-rades observaient les Indiens.

La pleine lune jetait une lumière suffisante pour permettre de voir au loin et faisait miroiter un ruisseau qui murmurait doucement en parcourant une partie du wigwam et formait lac en un certain endroit.

Plusieurs feux brillaient aux environs de la hutte occupée par les blancs. Auprès de chacun d'eux étaient assis des groupes de Peaux-Rouges qui regardaient leurs femmes surveiller les rôtis.

Les Peaux-Rouges devant fêter le lendemain le trépas de Knox et de Hilton, et peut-être aussi celui des quatre chasseurs, se couchèrent tout de suite après leur repas tardif, afin d'être frais et dispos pour les diverses cérémonies qu'occasionnerait l'événement.

Great-Shatterhand, Davy et Jemmy les imitèrent. Allongés à côté de Frank, tous ne

tardèrent pas à oublier leurs misères présentes au sein d'un sommeil réparateur. Ce fut la voix d'un Peau-Rouge qui les en tira.

— Que les Visages-Pâles se lèvent et me suivent !

Les quatre camarades s'éveillèrent en sursaut. Il faisait grand jour et le soleil se tenait déjà passablement au-dessus de l'horizon oriental, dorant tout le campement de ses rayons tiède.

Le wigwam était situé d'un côté au pied des montagnes et les nombreuses tentes qui les composaient s'étendaient au loin dans la savane verdoyante qu'émaillaient des bosquets et des tertres. Les chevaux des Indiens broutaient l'herbe tendre sur les bords du lac. Ceux des blancs se trouvaient à proximité de leur hutte.

Tout en marchant derrière leur guide, Great-Shatterhand et ses amis remarquaient des guerriers décorés des ornements des grands jours qui allaient et venaient entre les cases d'un air affairé, vaquant visiblement aux derniers préparatifs de la solennité prochaine. Ils se rangeaient poliment sur le passage des étrangers en les regardant avec plus d'intérêt et de curiosité que d'hostilité.

A l'extérieur du village peau-rouge, les chasseurs virent deux pieux enfoncés dans la terre et, devant eux, cinq guerriers à têtes emplumées, dont Grand-Loup. Il fit quelques pas à la rencontre des blancs.

— J'ai fait venir les Visages-Pâles pour qu'ils puissent contempler la façon dont les Utahs châtient leurs ennemis. Les assassins vont être amenés tout de suite. Ils mourront attachés à ces poteaux.

— Nous ne tenons nullement à être témoins d'un pareil spectacle, répliqua brièvement Great-Shatterhand.

— Les Visages-Pâles seraient-ils lâches au point de ne pouvoir regarder le sang couler ? interrogea Ovuts-Avaht d'un ton méprisant. S'il en est ainsi, je les traiterai comme tels, car je me considérerai comme délié de mon serment.

— On ne saurait être lâche parce qu'on réprouve la cruauté, déclara Great-Shatterhand. Nous appartenons à un peuple qui ne donne la mort que lorsqu'il est forcé et sans jamais infliger d'inutiles souffrances.

— Les Visages-Pâles s'arrangent comme ils l'entendent et les Indiens aussi, reprit Grand-Loup. Puisque Great-Shatterhand est l'hôte des Utahs, il doit se conformer à. leurs mœurs. En refusant de le faire il offenserait les guerriers rouges, qui devraient le punir par la mort ainsi que ses amis.

Great-Shatterhand savait que le chef parlait sérieusement. Il ne lui restait donc qu'à s'incliner.

— C'est bien, dit-il, pour te faire plaisir, nous consentons à demeurer ici à titre de spectateurs.

— Ta décision est celle d'un sage, approuva Ovuts-Avaht. Asseyez-vous donc tous auprès de nous. Si vous vous comportez en braves, vous recevrez en partage une mort honorable.

Cette promesse faite, il s'installa sur le sol, le visage tourné vers les piquets. Les quatre autres chefs suivirent son exemple et les blancs durent les imiter. Grand-Loup jeta aussitôt un cri retentissant auquel répondirent d'assourdissantes clameurs émanant de la foule massée derrière lui. C'était le signal annonçant le commencement de l'odieux spectacle.

Les guerriers s'avancèrent pour se placer en demi-cercle à l'arrière de leurs chefs, puis les femmes et les enfants se campèrent à leur suite, tandis que les hommes et les garçonnets se rangeaient du côté opposé au delà des poteaux, de manière à former le cercle.

Knox et Hilton furent amenés. Ils étaient si étroitement ligotés, qu'ils ne pouvaient marcher et devaient se laisser traîner par leurs guides. Knox était en proie au délire et ne semblait rien comprendre. La terreur paraissait affoler Hilton. Les deux *tramps* furent attachés debout aux pieux avec des courroies mouillées afin, qu'en séchant, elles entrassent dans leur chair en se rétrécissant.

Les yeux de Knox restaient fermés et sa tête pendait sur sa poitrine. Hilton était plus à plaindre que lui. Son regard effaré se posa sur les quatre blancs assis parmi les chefs peaux-rouges.

— Sauvez-nous, messieurs ! supplia-t-il. Vous n'êtes pas des sauvages, vous autres ! Est-il possible que vous assistiez à notre horrible trépas pour vous amuser ?

— Oh, non ! répondit Great-Shatterhand. Nous sommes ici par force et non par plaisir. Nous ne pouvons rien faire pour alléger vos tourments.

— Si, si ! implora Hilton. Plaidez notre cause, je vous en conjure ! Les Indiens vous écouteront.

— Non. D'ailleurs, c'est grâce à vous que nous sommes nous-mêmes en péril et vous êtes les seuls responsables du courroux des Utahs. Puisque vous avez eu assez de courage pour commettre d'abominables forfaits et massacrer des gens paisibles qui ne vous faisaient rien, supportez maintenant bravement votre supplice.

— Je suis innocent ! pleura le misérable. Je n'ai tué aucun Indien. C'est Knox le coupable.

— Ne mens pas ! C'est une impardonnable lâcheté que de vouloir faire retomber tout le poids de vos crimes communs sur ton complice inconscient. Repens-toi plutôt de tes viles actions, afin de mériter miséricorde dans l'au-delà.

— Mais je ne veux pas mourir ! clama le bandit. Non, non, je ne veux pas mourir ! Je veux vivre ! Au secours ! Au secours !

Il criait si fort, que ses hurlements étaient répétés à l'infini par les échos, et il se démenait tellement, que ses liens pénétraient dans ses membres, faisant jaillir le sang de tous côtés.

Grand-Loup se leva. D'un geste de la main, il fit signe qu'il allait parler. Tous les yeux se braquèrent sur lui. En quelques phrases énergiques, il expliqua comment les Utahs avaient dû entrer dans « le sentier de la guerre » et pourquoi les deux Visages-Pâles se trouvaient liés aux poteaux de torture.

A peine finissait-il sa harangue, que Hilton recommençait à hurler de plus belle.

— Pitié ! Pitié, sir Great-Shatterhand ! gémit-il. Tâchez d'obtenir notre grâce, je vous en supplie !

Quoique comprenant qu'il risquait de déchaîner la colère de Grand-Loup en s'interposant, Great-Shatterhand ne put résister à la pitié que lui inspirait le scélérat et résolut d'intervenir.

— C'est bien, fit-il. Ne braille plus. Si je ne puis vous soustraire à la mort, peut-être réussirai-je à la faire abréger.

Se tournant vers Grand-Loup, il s'apprêtait à intercéder pour les criminels, mais à peine entr'ouvrait-il les lèvres qu'Ovuts-Avaht lui imposait silence d'un geste impérieux.

— Tais-toi ! commanda-t-il. Tu sais que je comprends le langage des Visages-Pâles. Comment oses-tu implorer ma clémence pour ces chiens ? N'ai-je pas assez fait pour toi et tes amis ? Aurais-tu l'audace de vouloir contrôler mes actes ? Pas un mot de plus, sinon je t'abandonne à la haine de mes guerriers. En prenant le parti de ces meurtriers, tu t'abaisses à leur niveau et mérites de partager leur sort.

— La plus élémentaire humanité me commande de te prier de mettre rapidement un terme à leurs tourments.

— J'ai à me guider d'après nos lois et non d'après celles de ton peuple, riposta fièrement Grand-Loup. Est-ce l'humanité qui a conseillé à ces chiens maudits de nous surprendre en pleine paix pour nous tuer et nous voler ? Pourquoi veux-tu que j'aie de la pitié pour des lâches qui n'eurent aucune pitié envers des gens inoffensifs ?

Il n'y avait rien à répondre à la logique d'Ovuts-Avaht. D'ailleurs, la moindre riposte eût été imprudente. Great-Shatterhand garda le silence. Grand-Loup se retourna du côté de ses guerriers. Il ébaucha un geste des doigts. Douze Peaux-Rouges s'avancèrent vers les poteaux.

— Vois-tu ? expliqua Grand-Loup à Great-Shatterhand , ces *braves* sont les plus proches parents de ceux qu'assassinèrent ces bandits. Ils ont le droit de commencer le châtiment.

— En quoi consiste-t-il ?

— La torture qu'on fera subir à ces chiens comporte plusieurs phases. D'abord, on lancera des couteaux sur eux.

Quand les Peaux-Rouges ont garrotté un ennemi au poteau de torture, ils ne songent plus qu'à faire durer son agonie le plus longtemps possible. Aussi, commencent-ils par ne le blesser que très légèrement et n'augmentent, que progressivement l'inten-sité des tourments qu'ils veulent lui infliger. Le martyre du condamné débute ordinai-rement par le lancement des couteaux. Cette opération à pour but de planter les projectiles dans certaines parties du corps de la victime désignées d'avance et choisies de façon à éviter des hémorragies abondantes suscep-tibles de terminer trop vite le supplice.

— Le pouce droit ! commanda Grand-Loup.

On avait eu soin de ligoter les *tramps* de manière à leur laisser les bras ballants. Les guerriers se partagèrent en deux groupes de six : l'un pour Hilton, l'autre pour Knox. S'étant ensuite placés respectivement les uns derrière les autres en face de chaque pieu, les deux premiers des files, éloignés de douze pas des patients, jetèrent leurs couteaux on même temps et atteignirent les buts désignés. Hilton poussa un cri terrible, Knox ne bougea pas. Son évanouissement le rendait insensible à la douleur.

— L'index ; ordonna Grand-Loup.

Et cela continua jusqu'à ce que tous les doigts des mains gauches et droites des criminels eussent été touchés avec une adresse remarquable, puis ce fut le tour des articulations de tous les membres.

Hilton criait d'une voix qui n'avait plus rien d'humain et qui fendait le cœur des chasseurs. Cela n'impressionnait point les guerriers, qui procédaient avec un calme inébranlable à la barbare exécution.

Le Peau-Rouge est habitué dès l'enfance à supporter héroïquement toutes, les souffrances physiques. Devenu adulte, il est capable d'endurer, sans même sourciller, toutes les douleurs imaginables. Il se peut aussi que ses nerfs soient moins sensibles que ceux de l'homme blanc. En tout cas, quand un Indien est condamné à mourir au poteau de torture, il endure les plus affreux supplices en souriant et chante d'une voix forte son hymne de mort jusqu'à ce que le trépas lui ferme les lèvres. Un Peau-Rouge qui gémirait durant son martyre serait méprisé de tous les survivants ; plus ses cris seraient forts, plus le mépris serait grand. Il est arrivé que des blancs torturés fussent finalement libérés à cause de leurs plaintes, leurs bourreaux les considérant comme de lâches poltrons indignes d'être mis à mort par des guerriers courageux.

Aussi arriva-t-il un moment où les hurlements de Hilton, auxquels se joignaient soudain les cris de Knox sorti subitement de sa léthargie, découragèrent les lanceurs de couteaux. D'un commun accord tous renoncèrent inopinément à s'occuper de tels « coyotes ». Un des chefs se leva.

— Ces Visages-Pâles ne méritent point de recevoir la mort de la main de braves guerriers, déclara-t-il. Mes frères ont raison de se retirer. On va les abandonner aux femmes. L'homme qui meurt de la main d'une femme verra son âme s'envelopper d'un corps de femme dans « les grands terrains de chasse éternels » et il devra travailler pendant toute l'éternité. J'ai dit !

On appela les épouses et les mères de ceux qu'avaient tués les *tramps.* Elles reçurent des couteaux et reprirent la tâche abandonnée par les guerriers.

Une Française croira sans doute avec peine qu'il puisse exister des femmes assez sauvages pour se prêter à une pareille cruauté. Qu'on n'oublie point que personne ne s'est donné la peine de civiliser les Peaux-Rouges.

Les blancs les ont martyrisés pour s’emparer de leur patrie, semant la mort et la terreur autour d’eux. Ils ne songeaient qu’à s’attribuer les richesses des Indiens et se souciaient peu de gagner leur amitié. Faut-il s’étonner après cela que les infortunés se soient ai souvent vengés selon leurs instincts et suivant leurs mœurs ?

Les femmes peaux-rouges lançaient donc leurs armes très habilement et sans-broncher. Toutefois, les hurlements des victimes devinrent tellement assourdissants, que Grand-Loup finit par ordonner d’arrêter le supplice.

— Ces lâches ne sont même pas dignes de périr par la main d’une femme, dit-il. Toutefois, leurs crimes sont trop grands pour qu’il puisse être question de les remettre en liberté. Ils mourront quand même, mais dans les « terrains de chasse éternels », ils seront changés en coyotes qu’on pourchassera pendant l’éternité. Qu’on les livre donc aux chiens. J’ai dit !

Et, se tournant vers les blancs, il ajouta :

— Les chiens des Utahs sont dressés à sauter sur les Visages-Pâles quand on le leur commande ; autrement, ils ne leur font jamais de mal. Toutefois, lorsqu’ils sont excités, il n’est plus possible de retenir ces animaux qui s’attaquent alors à tous les blancs qu’ils aperçoivent. Aussi vais-je vous faire cacher dans une hutte jusqu’à ce que les bêtes aient terminé leur besogne et soient de nouveau attachées.

Great-Shatterhand et ses amis furent donc conduits dans une case voisine et purent ainsi échapper à l’abominable spectacle.

Une dizaine de minutes s’écoulèrent dans un silence seulement interrompu par les cris de Hilton, qui ne pouvait trouver la force de se résigner à son terrible sort. Puis ce furent de bruyants aboiements auxquels ne tardèrent pas à se mêler d’affreux hurlements humains.

Peu de temps après, un Indien apparut sur le seuil de la hutte et reconduisit les blancs auprès d’Ovuts-Avaht. Un groupe de cinq guerriers s’éloignait avec les chiens enchaînés. Soudain, le plus gros des animaux tourna la tête. D’une brusque secousse il parvint à s’évader et s’élança directement du côté des quatre aventuriers. Jemmy épaula vivement son fusil.

— Halte ! Ne tire pas ! commanda Great-Shatterhand. Les Utahs pourraient nous faire expier la mort de cette superbe bête. Je préfère l’abattre d’un coup de poing.

Encore deux ou trois bonds et le chien allait sauter sur les chasseurs. Great-Shatterhand s’avança d’un pas.

— Tu es perdu ! lui cria Grand-Loup.

— Tu parles trop tôt ! répliqua Great-Shatterhand en levant le bras.

L’animal l’atteignait le poing puissant du chasseur retomba sur sa tête comme une massue. Le chien fit la culbute et s’abattit sur l’herbe.

— Là ! fit tranquillement Great-Shatterhand en fixant Grand-Loup. Le voici vaincu ton invincible chien ! Fais-le vite enchaîner avant qu’il ne revienne à lui.

— *Uff ! Ugh ! Uff ! Ugh !*

Telles étaient les exclamations que poussaient les guerriers. Aucun d’eux n’eût été capable d’accomplir un pareil exploit et leur stupéfaction semblait presque les pétrifier.

Ovuts-Avaht ordonna d’emporter le chien et dit à Great-Shatterhand :

— Mon frère blanc est un héros. Au lieu de se laisser dépecer par le grand chien, il l’a abattu. Les pieds des guerriers rouges n’auraient point eu la fermeté de ceux de Great-Shatterhand et nul d’entre eux n’eût pu résister à l’assaut de la terrible bête. Pourquoi Great-Shatterhand n’a-t-il pas fait parler le fusil ?

— Parce que je ne voulais pas vous ravir cet admirable chien.

— Quelle imprudence !

— Bah ! Great-Shatterhand ne redoute ni hommes ni bêtes ! A présent, que se proposent de faire les guerriers yutes ?

— Ils vont délibérer sur le sort des Visages-Pâles. Great-Shatterhand ne veut-il pas implorer ma clémence avant que se

rassemblent les grands chefs ?

— Implorer ta clémence ? s'écria Great-Shatterhand avec une cinglante ironie. Voilà, par exemple, une idée qui ne me serait jamais venue à l'esprit ! Tu ferais mieux de me demander si je consens à t'accorder ma pitié.

Ovuts-Avaht lui jeta sans répondre un coup d'œil extrêmement étonné, puis il s'éloigna avec les principaux chefs à l'écart afin de statuer sur le cas des blancs.

La délibération se prolongea pendant plus de deux heures. Grand-Loup prit le premier la parole. Ce fut ensuite le tour des chefs.

Bien entendu, les simples guerriers ne soufflaient mot. Ils n'avaient que le droit de former le cercle autour de l'aréopage assis sur l'herbe, en observant un religieux silence.

Le Peau-Rouge est, dans la vie ordinaire, excessivement avare de paroles ; toutefois, en conseil, il devient loquace, sa langue marche alors avec plaisir, et souvent fort longtemps. Certains Indiens obtinrent même, comme orateurs, une grande célébrité.

Les chasseurs attendaient avec une compréhensible impatience la clôture de la session et Jemmy laissa échapper un soupir de soulagement en entendant retenir un *howgh !* claironnant qui annonçait 1a fin de la réunion.

Un guerrier ne tarda pas à venir les chercher. Ils furent introduits au milieu du cercle. Grand-Loup se leva.

— Les chefs yutes n'ignorent point qu'ils sont amis des guerriers rouges, déclara-t-il. Aussi seront-ils traités bien différemment des autres Visages-Pâles que nous attraperons. Ceux-ci devront périr au poteau de torture, alors que Great-Shatterhand et les siens vont pouvoir lutter afin de sauver leur vie.

Lutter ? fit avec calme Great-Shatterhand. Nous quatre contre vous tous ? Soit ! Cela me convient parfaitement. En moins de cinq minutes, mon fusil expédiera de nombreux guerriers rouges auprès de l'omnipotent Manitou.

Ce disant, il épaulait sa carabine, Ovuts-Avaht ne put retenir un mouvement d'effroi.

— Great-Shatterhand comprend mal, s'empressa-t-il de répondre. Chacun de vous luttera avec un adversaire spécial. Le vainqueur aura le droit de tuer le vaincu.

— Bon ! Ça me va ! Mais qui aura le droit de choisir nos adversaires ? Toi ou nous ?

— Moi et mes chefs. Je vais ordonner à ceux qui désirent se mesurer avec les quatre Visages-Pâles de sortir des rangs.

— Quel genre de lutte devrons-nous soutenir ?

— Les volontaires qui se présenteront pour chacun de vous désigneront eux-mêmes le combat qu'ils désireront.

— Ah ! Par conséquent, nous n'aurons nullement voix au chapitre ?

— Non.

— C'est injuste !

— C'est juste ! Tu oublies que nous avons l'avantage sur vous et que c'est notre droit d'imposer notre volonté.

— Quel avantage avez-vous donc ?

— Celui du nombre. Regarde ! Nous sommes des centaines et vous n'êtes que quatre !

— Bah ! Que sont toutes vos armes en comparaison de mon fusil ? D'ailleurs, seul celui qui a peur peut songer à s'octroyer un avantage sur l'adversaire.

— Te permettrais-tu de m'offenser ? interrogea Grand-Loup, les yeux flam-boyants. Oserais-tu insinuer que j'ai peur ?

— Je ne m'adresse pas à toi en particulier, mais parle en général. Si j'étais chef des Utahs, je m'en voudrais d'amoindrir la valeur de mes guerriers.

Ovuts-Avaht fixa son regard sur l'herbe. Il lui était impossible de nier la vérité des paroles de Great-Shatterhand, mais il ne voulait point lui donner raison, aussi préféra-t-il répondre indirectement.

— Nous avons jugé les Visages-Pâles avec tant d'indulgence, qu'ils ne sauraient exiger davantage, déclara-t-il. En luttant avec nous, ils verront que nous n'avons pas peur

d'eux.

— Bien ! N'empêche que je tiens absolument aux conditions honnêtes.

— Que veux-tu dire ?

— Tu as déclaré que le vainqueur aurait le droit de tuer le vaincu. Alors, en admettant que je remporte la victoire et envoie un de tes *braves* dans les « terrains de chasse éternels », je pourrai aussitôt recouvrer ma liberté et quitter ton wigwam ?

— Oui.

— Personne ne me retiendra ni ne me molestera ?

— Non, car tu ne vaincras pas. Nul d'entre vous ne remportera la victoire sur mes guerriers.

— Je comprends : ton choix sera tel, tant en ce qui concerne nos adversaires que les divers modes de combat, que tu auras d'avance la certitude de notre défaite. C'est bien là ta pensée, n'est-ce pas ?

— Ovuts-Avaht garde ses pensées pour lui.

— N'importe, puisque je les devine, riposta Great-Shatterhand. Tu es donc sûr de notre perte. Prends garde ! Il arrive souvent que ce sont les projets les mieux combinés qui échouent.

— Oh ! je sais d'ores et déjà ce qui se produira, fit imperturbablement Grand-Loup. Je le sais si bien, que je permettrai aux vainqueurs de s'emparer de tous les biens des vaincus.

— Ma foi ! pas mal imaginé, répliqua gouailleusement le chasseur. Cette promesse stimulera le zèle de tes guerriers. Peut-être même est-elle indispensable pour les engager à lutter contre nous.

— Je ne demande point ton avis, remarqua Ovuts-Avaht en lançant à son interlocuteur un regard de travers. Dis-moi seulement si tu acceptes toutes mes condi-tions.

— Si je les refusais, que ferais-tu ?

— Tu manquerais à ta parole, car tu as juré de te conformer au jugement du conseil sans protestation.

— Et je tiendrai mon serment. Toutefois, je désire également recevoir de toi l'assurance que celui d'entre nous quatre qui réussirait à sortir vainqueur de l'épreuve serait ensuite traité amicalement par les Utahs.

— Je te le promets.

— Si nous gagnons tous les quatre, aucun d'entre nous n'aura plus à craindre votre inimitié et nous serons tous libres d'aller où bon nous semblera ?

— Oui.

— Entendu ! Fumons donc le calumet de paix pour sceller cet accord.

— N'aurais-tu pas confiance en moi ?

Le ton de Grand-Loup était menaçant. Great-Shatterhand crut plus prudent de ne pas insister, afin de ne point risquer de perdre les quelques avantages si difficilement acquis.

— Si, répondit-il. Appelle donc tes guerriers. Nous sommes prêts à les recevoir.

Ovuts-Avaht reporta son attention sur ses *braves.* Les blancs se trouvèrent bientôt à l'écart, cependant qu'une grande animation régnait parmi les Yutes qui allaient et venaient avec agitation en parlant haut.

Cependant l'ordre et le silence se rétablirent peu à peu dans les rangs indiens. Le cercle s'élargit autour des blancs. Grand-Loup revint vers eux en compagnie de trois *braves,* qu'il présenta comme les volontaires désireux de lutter avec les Visages-Pâles.

— Parfait ! fit Great-Shatterhand. Désigne les paires.

Ovuts-Avaht poussa un solide gaillard à côté de Davy.

— Voici Pagu-Angaré (Poisson-Rouge) qui désire nager avec ce Visage-Pâle, déclara-t-il.

Davy dévisagea son adversaire qui le toisait d'un air méprisant. C'était le meilleur nageur de la tribu et il lui suffisait de regarder Davy pour comprendre que ce dernier devait être facile à vaincre.

Grand-Loup plaça ensuite un homme bien découplé et admirablement musclé en face du gros et court Jemmy.

— Voici Namboh-Avaht (Grand-Pied), qui va lutter avec le Visage-Pâle, dit-il. Ils seront attachés dos à dos. Chacun d'eux aura un couteau dans la dextre. Celui qui abattra le premier son adversaire aura le droit de le poignarder.

Grand-Pied méritait son nom. Jamais encore les chasseurs n'avaient contemplé des pieds de pareilles dimensions. Cet homme-là devait pouvoir se tenir ferme au sol et les Peaux-Rouges étaient sûrs qu'il ferait tomber le petit Visage-Pâle d'un croc-en-jambe.

Un troisième volontaire s'avança devant Hobble-Frank. Il était grand, svelte, robuste. Il avait une poitrine large et bombée, des bras et des jambes d'une longueur extraordinaire.

— Voici To-Ok-Tey (Cerf-Bondissant), qui va courir avec ce Visage-Pâle, reprit Grand-Loup.

Pauvre Frank ! Cerf-Bondissant ne possédait point les fameuses bottes de sept lieues de l'ogre du *Petit Poucet,* n'empêche qu'un de ses pas pouvait en représenter trois du boiteux.

— Et qui donc luttera avec moi ? questionna Great-Shatterhand.

— Moi-même, répondit fièrement Ovuts-Avaht en redressant orgueilleusement son buste herculéen. Tu t'imagines que nous avons peur de toi. Je vais te prouver le contraire.

— Ta décision me plaît, répondît aimablement Great-Shatterhand. Jusqu'à ce jour, je n'eus jamais d'autres adversaires que des chefs.

— Tu seras vaincu.

— Personne ne saurait vaincre Great-Shatterhand !

— Ni Ovuts-Avaht non plus ! s'écria le Yute avec une indicible fierté. Où est celui qui pourrait se vanter d'avoir été vainqueur d'Ovuts-Avaht ?

— Le voici ! déclara flegmatiquement Great-Shatterhand en se désignant de l'index. Aujourd'hui, j'aurai l'honneur de vaincre l'invincible Ovuts-Avaht.

— Allons donc ! riposta Grand-Loup d'un air méprisant. Je serai bientôt maître de ta vie !

— Inutile de batailler avec des mots ! fit dédaigneusement le chasseur. Prenons plutôt le fusil !

Great-Shatterhand avait prononcé sa dernière phrase avec une légère ironie. Il savait que Grand-Loup repousserait tout duel au fusil.

— Non, non ! repartit véhémentement l'Indien. Pas de fusils ! Ovuts-Avaht ne peut point avoir affaire à ton fusil de mort. C'est avec le poignard et le tomahawk que combattront Ovuts-Avaht et Great-Shatterhand.

— Comme tu voudras, acquiesça tranquillement le chasseur.

— C'est bon ! Tu ne tarderas plus à être transformé en cadavre et j'hériterai de tous tes biens, y compris ton cheval.

— Alors, mon cheval te fait envie ? Le fusil magique a davantage de valeur. Qu'en feras-tu ?

— Je n'en veux pas ! répliqua vivement Grand-Loup. Et nul de mes guerriers ne le réclamera, il est trop dangereux. Celui qui le touche risque de blesser ou de tuer ses meilleurs amis. Nous l'enterrerons profondément dans la terre, où il rouillera et pourrira.

— Celui qui se chargera de l'enfouir sous le sol devra prendre de grandes précautions, conseilla sérieusement Great-Shatterhand, sinon le malheur se répandra sur la tribu des Utahs-Ymapas. A présent, dis-moi comment se poursuivront les épreuves.

— On commencera par la course de natation, répondit Grand-Loup. Ensuite, je verrai. Je vous accorde une heure pour préparer votre mort.

— Trop aimable ! murmura Jemmy.

Les Peaux-Rouges s'étaient tous rangés en rond autour des blancs afin de pouvoir lire sur leurs visages l'effroi et le regret d'être obligés de quitter la vie. Les physionomies tour à tour impassibles, souriantes ou narquoises des chasseurs les ayant déçus dans leur attente, ils s'éparpillèrent, se contentant de lancer aux

captifs de fréquents coups d'œil.

Great-Shatterhand et ses camarades s'assirent côte à côte et se prirent à deviser entre eux.

— Parbleu ! fit soudain Davy. Poisson-Rouge a reçu son nom bizarre parce qu'il est excellent nageur. C'est facile à deviner.

— Et toi ? interrogea Great-Shatterhand. Je ne t'ai vu nager que pour te baigner ou franchir des cours d'eau. C'est insuffisant pour connaître tes capacités à ce sujet.

— Oh moi ! je ne vaux dans l'eau guère mieux qu'un sac de plomb, avoua Davy en grimaçant. Mon corps ne se compose que d'un assemblage d'os tous plus lourds les uns que les autres. J'arrive à me tenir sur l'eau ou à traverser une rivière. Quant à la vitesse, bernique ! Sans doute me faudra-t-il livrer mon scalp à ce démon d'Indien.

— Ce n'est pas sûr, répondit Great-Shatterhand. Je persiste à espérer. Peut-être connais-tu l'art de nager sur le dos ?

— Ça oui. C'est moins difficile, il me semble.

— On prétend que les gens maigres et inexpérimentés nagent mieux en arrière qu'en avant, remarqua en riant Great-Shatterhand. Par conséquent, tu te mettras sur le dos, mon vieux, avec la tête à fleur d'eau et les jambes nageant régulièrement à la brasse ainsi que les bras. Tu ne devras aspirer qu'en ramenant tes mains sous le dos.

— Belle avance ! grommela Davy. Ce n'est point cela qui empêchera Poisson-Rouge de gagner la course et de me poignarder.

— Si ma ruse réussit, tu conserveras l'existence.

— Quelle ruse ? demanda Davy en renaissant à l'espoir.

— Il faudra t'arranger de manière à descendre le courant, cependant que Poisson Rouge le remontera.

— Cela serait-il faisable ? Et, d'abord, y aura-t-il un courant ?

Je le suppose, déclara Great-Shatterhand. S'il te fallait nager dans une pièce stagnante, tu serais probablement perdu.

— Nous ignorons encore où se tiendra la course.

— Ce ne peut être que là-bas sur le lac, ou, plutôt, l'étang au bord duquel paissent les chevaux. Il est à peu près ovale et paraît long de cinq cents pas sur trois cents de largeur. Le torrent qui l'alimente descend impétueusement des montagnes au-delà de la rive gauche. C'est donc de ce côté que doit exister un courant qui s'étend sans doute sur les trois quarts environ de la surface totale de l'étang et continue en longueur jusqu'au ruisseau où se déversent les eaux. Laisse-moi faire, mon cher. Si c'est possible, tu vaincras ton adversaire grâce au courant.

— Voilà qui serait chouette ! s'écria joyeusement Davy. Mais, dites-moi, sir, en admettant que j'en réchappe, devrai-je tuer Poisson-Rouge ?

— Cela te séduirait-il ?

— Non. Toutefois, s'il gagne, je suis sûr que le sacripant ne me fera pas grâce, ne serait-ce que pour s'emparer de tout mon saint-frusquin.

— Tu as raison. Néanmoins, je te conseillerais d'être miséricordieux.

— Soit ! Mais que ferez-vous si le sauvage remporte la victoire et s'apprête à me percer de son couteau ? Votre serment nous oblige à ne pas résister par la force.

— Dans et cas-là, je m'efforcerais d'obtenir que l'exécution fût reculée jusqu'à la fin de tous les duels.

— Well ! c'est toujours une lueur d'espoir. Et toi, mon vieux Jemmy, que penses-tu de ta chance ?

— Je pense que mon rival possède d'énormes pieds qui doivent l'attacher au sol. En outre, il me dépasse de deux têtes et a des muscles hippopotame. Qu'est ma couche de graisse en comparaison ! L'animal me jettera à terre en un tour de main.

— Qui sait ? répondit Great-Shatterhand. Grand-Loup est également

beaucoup plus grand et gros que moi, pourtant, je crois être plus fort que lui.

— C'est probable, répliqua Jemmy. Mais votre force musculaire est tout à fait exceptionnelle. La mienne est plutôt au-dessous de la moyenne. J'aurai beau résister, Grand-Pied finira par m'abattre. N'auriez-vous, par hasard, une ruse dans le genre du courant de Davy à me soumettre ?

— Moi, je puis te soumettre quelque chose, déclara Frank d'un air mystérieux.

— Toi ? riposta Jemmy. Ça m'étonnerait joliment !

— N'empêche que, à ta place, je me moquerais superbement du Goliath et n'en ferais qu'une bouchée.

— Oh ! oh ! railla Frank. Voyez Hercule ! Tu es encore plus petit que moi et moins fort.

— De corps, possible ! fit dédaigneusement Frank. Mais je te suis très supérieur en esprit, mon vieux ! Et c'est avec l'esprit qu'on peut vaincre en de pareils cas, avec l'esprit seul... Comprends-tu ?

— Taratata ! Ce n'est point ton esprit qui viendrait à bout des muscles d'un gaillard comme Grand-Pied.

— Puisque tu t'obstines à me contredire, je me tais, déclara froidement Frank.

— Non, parle. Ton idée ne doit pas valoir grand-chose ; cependant, je suis assez curieux de la connaître.

— Eh bien, voilà. Grand-Pied, qui sera collé à ton dos, tentera naturellement de te renverser d'un croc-en-jambe. Il va sans dire que, s'il t'attrape au bon endroit, il te flanquera sur l'herbe en moins d'une minute. A toi de lever le pied au moment de son attaque afin de laisser l'Indien gigoter dans le vide. Puis, profitant de l'avantage fugitif que te procurera le Peau-Rouge en ne se tenant plus que sur une patte, tu te pencheras brusquement en avant et le soulèveras, tout en tranchant rapidement la courroie vous attachant l'un à l'autre. Alors, de ton poing libre, tu imprimeras à Grand-Pied une secousse qui l'expédiera par-dessus ta tête. Il atterrira en face de toi les quatre fers en l'air. Tu t'agenouilleras vite sur sa poitrine en plaçant la pointe de ton poignard au-dessus de son cœur. Et le tour sera joué, mon vieux ! Si jamais le Yute se relève, il y regardera désormais à deux fois avant de se tenir en équilibre sur une patte comme les cigognes ! Là ! m'as-tu compris, au moins, vilain merle ?

Great-Shatterhand tendit, en riant, la main au boiteux.

— Bravo, Frank ! dit-il, tu es débrouillard et cela est précieux au cours de l'existence, surtout quand on la passe comme nous en traversant constamment des aventures plus ou moins périlleuses.

Hobble-Frank tourna vers Jemmy un visage resplendissant d'orgueil.

— Après les éloges d'un Great-Shatterhand, tous les turlupinages d'un Jemmy me sont complètement indifférents affirma-t-il emphatiquement.

— Puisque tu es si malin, peut-être nous confieras-tu ce que tu as imaginé pour empêcher Cerf-Bondissant de toucher le but avant toi ? dit Jemmy en souriant malicieusement.

— Parbleu ! La belle question ! Je courrai à toutes jambes.

— Il fera dix pas pendant un des tiens remarqua Jemmy. Si c'est là tout ce que ton esprit si supérieur te conseille, tu peux te préparer à rendre visite au puissant Manitou, mon vieux.

— Quel est l'état de tes poumons ? interrogea Great-Shatterhand.

— Ils fonctionnent admirablement, répondit le boiteux. Je puis courir excessivement longtemps sans éprouver le moindre essoufflement.

— Possible. Néanmoins, tu ne parviendras pas à dépasser un coureur indien tel que Cerf-Bondissant. Ses jambes sont beaucoup plus longues que les tiennes.

— Ses jambes ? Vous pensez, alors, que le succès du gagnant dépendra de la longueur de ses jambes ?

— Bien entendu ! Plus les jambes d'un coureur sont longues, plus leur vélocité est grande.

— Et la tête, qu'en faites-vous ?

— Dans une course pédestre, elle ne joue qu'un rôle secondaire.

— La mienne y jouera le rôle principal.

— Que combines-tu donc ?

— Pour l'instant, rien du tout ; mais ça viendra bientôt. Si j'ai pu dénicher une ruse pour venir en aide à Jemmy, j'en trouverai bien une autre afin de rouler Cerf-Bondissant. J'ignore encore où nous courrons et quelle sera la distance à franchir. Dès que je le saurai, j'inventerai sûrement quelque stratagème pour en réchapper. Une voix secrète me souffle que j'en sortirai. Je ne suis pas né pour mourir de la main d'un Yute. Ayant d'abandonner à jamais celle vallée de larmes, je veux d'abord y accomplir des actions d'éclat susceptibles de m'assurer l'immortalité.

— Mazette ! fit Jemmy. Je ne te croyais pas aussi ambitieux, mon ami. Tu t'enfles comme un paon qui fait la roue ! Je me sens menu comme un fétu en présence du futur grand homme que tu rêves de devenir.

La réapparition d'Ovuts-Avaht ne permit pas à Frank de répondre au railleur. Les quatre chasseurs accompagnèrent les chefs yutes sur une rive du lac qu'environnait déjà la multitude.

Great-Shatterhand constata immédiatement qu'il ne s'était point trompé dans ses suppositions. Il existait un courant passablement fort qui entraînait l'eau vers un ruisseau où elle s'écoulait et n'occupant qu'une partie de l'étendue de l'étang.

Tous les regards se fixaient sur Poisson-Rouge et Davy. Le Peau-Rouge conservait une attitude pleine de fierté. On devinait qu'il était sûr de lui, Grand-Loup se tourna vers Great-Shatterhand :

— Es-tu d'avis de commencer tout de suite la course ? demanda-t-il

— Certe, répliqua le chasseur d'un air résolu. Toutefois, avant de le faire, je te prierai de détailler les conditions de la lutte.

— Les deux concurrents vont entrer dans l'eau de ce côté, en face de moi. Dès que je frapperai mes mains l'une contre l'autre, ils démarreront et devront nager tout autour du lac en se tenant constamment à six pieds environ de la rive. Celui qui s'en écarterait afin d'abréger le parcours serait aussitôt disqualifié et considéré comme vaincu. Le nageur qui sortira le premier de l'eau ici aura le droit de plonger son poignard dans le corps de l'autre.

— Bon ! Mais de quel côté se dirigeront, les nageurs en partant d'ici. A droite ou à gauche ?

— A gauche. Ils reviendront par la droite.

— Nageront-ils donc côte à côte ?

— Naturellement !

— Par conséquent, mon ami nagera à droite de Poisson-Rouge ?

— Non pas, répondit Grand-Loup. Le visage-Pâle se tiendra à gauche de Pagu-Angaré.

— Pourquoi ?

— Parce que celui qui nagera à gauche de son concurrent sera forcément plus près du rivage et aura nécessairement une distance plus longue à franchir.

— En effet, riposta Great-Shatterhand, et pour ce motif il est inéquitable de faire nager les adversaires côte à côte. Tu es honnête et comprendras qu'il est indispensable de faire partir les rivaux en, sens opposé. L'un se dirigera vers la gauche, l'autre vers la droite. Ils se rencontreront en un point de la rive qui nous fait face et reviendront ici chacun d'un côté.

— Tu as raison, convint Grand-Loup. Et lequel des deux prendra la gauche ou la droite au départ ?

— Le sort en décidera, répliqua Great-Shatterhand d'un ton résolu. Tiens, le plus simple est de faire tirer les concurrents à la courte paille avec deux brins d'herbe. Celui qui prendra le plus long ira vers la gauche ; celui qui aura le plus court filera vers la droite. Cela te convient-il ?

— Oui, déclara Ovuts-Avaht. *Howgh !*

Ayant ainsi reçu l'acquiescement du Peau-Rouge, Great-Shatterhand cueillit deux brins d'herbe d'égale longueur, en cacha une extrémité dans sa main et en fit d'abord prendre un à Poisson-Rouge, puis il tendit l'autre à Davy après l'avoir furtivement rogné entre ses ongles. Il va sans dire que l'Indien eut ainsi le plus long. Davy, qui avait le plus court, devait donc partir vers la droite. Ce détail laissait Poisson-Rouge indifférent. Il ignorait évidemment que cela le mettait en position désavantageuse. Etant déjà en costume du père Adam, il attendit patiemment que son adversaire se déshabillât. Grand-Loup donna le signal du départ et les nageurs s'élancèrent à l'eau.

Il serait oiseux de décrire toutes les péripéties de la course. Qu'il suffise de dire que le fameux nageur yute ne tarda pas à voir ses efforts paralysés par la force du courant qu'il remontait, tandis que Davy, favorisé par les flots qui l'emportaient, réussissait fina-lement à remonter sur le rivage en l'endroit désigné quelques secondes avant Poisson-Rouge.

— Hourra ! cria Frank.

Une longue clameur émanant de la foule manifesta le déception qu'elle ressentait de la défaite du nageur yute.

Davy s'empressa de remettre ses vêtements et s'approcha de ses camarades qui lui serrèrent vigoureusement les mains.

— Je me fais l'effet d'un ressuscité, déclara-t-il en riant à Great-Shatterhand. Qui eût jamais pensé que je vaincrais le fameux Poisson-Rouge à la nage ? Pas moi, certes !

— Grâce à un malheureux brin d'herbe ! fit gaiement Great-Shatterhand. Allons, ça débute bien pour nous. Espérons que tout marchera ainsi jusqu'au bout.

— Auriez-vous triché, lors du tirage au sort ?

— A peine, avoua Great-Shatterhand. On ne saurait qualifier de tricherie un acte inoffensif destiné à te sauver la vie sans nuire à celle d'autrui. Il me fallut écourter le brin d'herbe pour t'assurer l'avantage de nager avec le courant. Je n'avais pas le choix des moyens. Dans la situation périlleuse où nous ont mis injustement les Peaux-Rouges en abusant de leur force, nous avons le droit de mettre en œuvre toutes les ressources de notre imagination et de notre esprit pour tenter de recouvrer la liberté sans porter préjudice à ceux qui nous retiennent captifs.

— Là ! dit Frank. Je me sens tout ragaillardi. Si le meilleur nageur des Utahs peut être vaincu grâce à une ruse, il est probable que les trop longues jambes de Cerf-Bondissant pourront également être entravées par un stratagème. Mais tournons notre attention sur l'infortuné Poisson.

Le nageur vaincu venait de sortir du lac. Pas un seul Utah ne le regardait ; nul ne remuait. Tous attendaient que le vainqueur lui enfonçât le poignard dans le cœur.

Une femme émergea tout à coup d'entre les rangs compacts de la foule. Tenant deux enfants par la main, elle s'avança vers le condamné. Saisissant un marmot dans chaque bras, Poisson-Rouge les pressa un instant contre sa poitrine, puis il les repoussa doucement, serra les doigts de son épouse et lui fit signe de s'éloigner. Ayant ensuite cherché Davy du regard, il lui cria :

— *Nani witch, ne pokaï !* (Ton couteau, tue-moi !)

Mais le brave chasseur ne songeait guère à poignarder son adversaire vaincu. Attendri par la scène, poignante dans sa simplicité, qui venait de se dérouler, il avait les yeux humides et éprouvait une inexprimable pitié. Arrêtant l'Indienne et ses gosses en train de s'éloigner tristement, il leur fit rebrousser chemin, bafouillant en un langage mi-yute, mi-anglais :

— *No witch, not pokaï !* (Pas de couteau, pas tuer !)

— Eh bien ? questionna Grand-Loup. Pourquoi ne le poignardes-tu pas ?

— Parce que l'éducation que j'ai reçue m'a enseigné qu'il fallait être miséricordieux

envers un ennemi impuissant à me nuire. Je fais à Poisson-Rouge le cadeau de sa vie.

— Etrange ! répondit Ovuts-Avaht. S'il t'eut vaincu, il ne t'aurait point épargné.

— Je ne songe pas à ce qui aurait pu être, mais seulement à ce qui pst en réalité. Puisque Poisson-Rouge ne peut plus me faire de mal, je lui permets de conserver l'existence.

— Alors, tu vas prendre tous ses biens ; ses armes, ses chevaux, sa femme et ses enfants. Tout t'appartient légitimement.

— Je ne veux rien ! Me prendrais-tu pour un brigand ? qu'il garde ce qu'il possède.

— *Uff !* Je ne te comprends pas. Poisson-Rouge eût certainement montré plus d'intelligence que le Visage-Pâle !

Tous les Peaux-Rouges semblaient partager l'opinion de Grand-Loup. Leurs mines ahuries révélaient que la conduite de Davy paraissait stupide aux Utahs. Nul d'entre eux n'eût renoncé aux avantages conférés par la victoire. Se fût-il agi de trancher cent existences humaines, qu'ils n'eussent pas hésité une seconde.

Poisson-Rouge disparut sans bruit. Il ne comprenait pas plus que ses frères pourquoi le blanc avait refusé de le scalper. Honteux de sa défaite, il ne pensait plus qu'à s'éclipser.

La grandeur d'âme de Davy devait pourtant recevoir une récompense. L'épouse du nageur tendit la main au vainqueur et lui fit serrer les petits doigts de ses enfants en bredouillant quelques brèves paroles que le chasseur ne comprit pas, mais dont il devina le sens. Mme Poisson-Rouge remerciait le Visage-Pâle d'avoir refusé d'enlever un mari à sa femme, un père à ses enfants.

Grand-Pied s'avança vers Ovuts-Avaht pour lui demander si le moment était venu de lutter avec son Visage-Pâle. D'un signe de tête, le chef répondit par l'affirmative et il se leva afin d'indiquer l'emplacement du combat.

Le lieu choisi était situé à proximité des poteaux de torture. Les habitants du wigwam se postèrent tout autour, selon leur coutume. Ovuts-Avaht conduisit Grand-Pied au milieu du cercle et Great-Shatterhand y accompagna Jemmy dans le but de déjouer toute ruse éventuelle des Peaux-Rouges.

Chacun des lutteurs se dévêtit jusqu'à là ceinture, puis tous deux s'accotèrent dos à dos. Le crâne du gros Jemmy atteignait à peine l'épaule de Grand-Pied, tant et si bien que la courroie qui liait ensemble les adversaires passait au-dessus des hanches de l'Indien et sur la poitrine du blanc. La bande de peau de buffle qui servait de lien étant trop longue, Ovuts-Avaht en noua les deux extrémités en boucles sur le buste de Jemmy.

— Bonne affaire, murmura Great-Shatterhand à son camarade pendant que le chef yute examinait les couteaux. Tu n'auras pas besoin de couper l'attache. Il te suffira d'en tirer un bout pour être libre.

Ovuts-Avaht mit un poignard dans la main droite de chaque combattant et se retira, suivi de Great-Shatterhand.

— Tiens-toi ferme sur tes guibolles, vieux frère ! Cria Hobble-Frank à Jemmy. On a beau se chicaner, nous deux, ça me ferait rudement gros cœur de te voir descendu par ce sauvage. Gare au croc-en-jambe ! Rappelle-toi ce que je t'ai dit, hein ? Du sang-froid, toujours du sang-froid et tu t'en sortiras indemne, foi de Frank !

De leur côté, les Utahs ne cessaient de prodiguer à Grand-Pied conseils et encouragements.

— Soyez tranquilles, frères, répondait le Peau-Rouge. Je ne m'appelle point Poisson-Rouge, qui permit au Visage-Pâle de le vaincre. En très peu de temps, j'étoufferai et écraserai le petit crapaud suspendu à mon dos.

Jemmy restait muet. Indifférent au vacarme, il attendait que l'ennemi commençât l'attaque.

Grand-Pied tardait à prendre l'offensive. Il voulait tomber à l'improviste sur le chasseur et l'abattre au premier assaut. Mais Jemmy se tenait sur une prudente défensive. Au moment où l'Indien leva le pied, il haussa vivement le sien et échappa au croc-en-jambe

de l'adversaire. Surpris, celui-ci trébucha. Profitant du manque d'équilibre momentané de Grand-Pied, Jemmy se baissa brusquement, soulevant son rival sur ses épaules. D'un geste rapide, il défit le nœud de la courroie. Emporté par son poids, le Peau-Rouge exécuta une pirouette involontaire par-dessus la tête de Jemmy et alla choir à deux mètres environ devant ce dernier.

Prompt comme l'éclair, Jemmy sauta sur lui, s'agenouilla sur son ventre et posa la pointe du poignard qu'il brandissait sur son cœur en roulant des yeux féroces.

— Là ! cria-t-il à Ovuts-Avaht. Que dis-tu de ça ? Ne crois-tu pas que ton fameux Grand-Pied est perdu ?

— Non ! répliqua Grand-Loup en se dirigeant vers les lutteurs.

— Comment ça ? interrogea vivement Great-Shatterhand en marchant à côté du chef yute.

— Il n'est pas vaincu.

— Je ne suis aucunement de ton avis. Grand Pied est vaincu.

— Ce n'est pas vrai, car la courroie est dénouée.

— C'est la faute de Grand-Pied, car il s'est retourné et desserra ainsi le nœud de l'attache.

— Personne n'a remarqué ce détail. Grand-Pied n'est pas vaincu. Il faut le lâcher et recommencer le combat.

— Non ! s'écria Great-Shatterhand. Tiens bon, Jemmy ! Tu devras poignarder Grand-Pied quand je te le dirai ou dès qu'il bougera.

— Qui commande ici ? questionna fièrement Ovuts-Avaht. Toi ou moi ?

— Toi et moi ; tous les deux.

— Qui a dit cela ?

— Moi ! Tu es le chef des Utahs et je suis celui des Visages-Pâles. Toi et moi avons établi les règles des divers combats. Celui de nous deux qui n'observait pas strictement ces conditions faillirait à l'honneur, annulerait notre accord et se rendrait coupable d'abus de confiance.

— C'est toi qui oses me parler ainsi devant tant de guerriers yutes ?

— Je ne crains rien, car je dis la vérité et ai le droit pour moi. Si tu me défends de m'exprimer librement, je ferai parler le fusil magique. Peut-être consentiras-tu à l'écouter.

S'emparant de sa carabine passée en bandoulière, il regarda fixement Grand-Loup.

— Mais que désires-tu donc ? demanda celui-ci en se radoucissant subitement.

— Tu sais que Grand-Pied et le Visage-Pâle devaient lutter dos à dos. En conviens-tu ?

— Oui.

— Or, Grand-Pied a levé la courroie et s'est retourné. Est-ce juste ? Tu dois l'avoir vu ?

— Oui, avoua le chef avec hésitation.

— Là ! En outre, le premier adversaire abattu peut-être tué par l'autre. Tu ne l'as pas oublié, je suppose

— Non.

— Bon ! Et qui fut le premier abattu ? Qui gît sous le poids du corps du Visage-Pâle ?

— Grand-Pied.

— Dans ce cas-là, qui est le vaincu ?

— Hum !... Grr... and... - Pied ! grommela Ovuts-Avaht en hésitant longuement.

II regardait attentivement le fusil magique que venait d'épauler Great-Shatterhand.

— Parfait, répondit le chasseur. As-tu quelque remarque à faire ?

— Non ! fit Grand-Loup, complètement subjugué par le regard magnétique de son interlocuteur. Le vaincu appartient au vainqueur ainsi qu'il fut convenu entre nous. Dis-lui qu'il peut le tuer.

— Inutile, puisqu'il le sait. D'ailleurs, il ne le fera pas.

— Voudrait-il lui laisser la vie ?

— On décidera de cela ultérieurement. Jusque-là, Grand-Pied restera garotté par le lien dont il tenta de se débarrasser.

— Pourquoi le ligoter ? II ne vous

échappera point.

— Qui me le garantit ?

— Moi ! S'il s'enfuit, je te donnerai tous mes biens.

— Cela suffit ! Qu'il aille prendre l'air si cela lui chante. Il reviendra trouver son vainqueur la fin du dernier duel.

Jemmy se releva afin d'aller se rhabiller. Grand-Pied bondit du sol et traça une voie au milieu des Utahs qui ne savaient trop s'ils devaient lui témoigner du mépris ou de l'indifférence.

Du reste, les Yutes étaient fort perplexes. Ils ne pouvaient comprendre la puissance qu'exerçait sur leur chef et sur eux-mêmes ce Great-Shatterhand et l'attribuaient au surnaturel. Quoique prisonnier, le célèbre chasseur blanc semblait commander à tout le monde.

Grand-Loup était fort mécontent de la tournure que prenaient les événements. Deux de ses meilleurs guerriers venaient d'être vaincu par des Visages-Pâles dont la défaite lui avait pourtant paru immanquable. Comment expliquer cela ? Ses yeux errèrent machina-lement sur Hobble-Frank et il se reprit à espérer. Le petit boiteux serait facilement vaincu. Jamais il ne parviendrait à dépasser Cerf-Bondissant. Les Utahs auraient tout au moins une victoire à leur actif.

Great-Shatterhand examinait curieusement le coureur. Si la structure de son corps et de ses jambes annonçait d'extraordinaires aptitudes à courir, sa face indiquait une intelligence fort médiocre.

— Où est le terrain de course ? demanda le blanc au chef rouge.

— Viens, je vais te le montrer, répondit Grand-Loup en se mettant en marche, suivi des deux blancs.

Ayant franchi le cercle humain qui l'environnait, le Peau-Rouge tendit le bras vers le sud.

— Aperçois-tu cet arbre qui s'élève à mi-chemin entre nous et le bois ? interrogea-t-il en regardant Great-Shatterhand.

— Certes !

— Il s'agira de courir jusque-là, de le contourner trois fois et de revenir ici. Naturellement, le premier qui touchera le but aura gagné et sera maître du perdant.

Hobble-Frank mesura la distance de l'œil.

— J'espère, dit-il, qu'il est impossible de tricher.

Grand-Loup lui jeta un regard de travers.

— Oserais-tu insinuer que tu nous soupçonnes capables d'agir malhonnêtement ?

— En effet.

— Dois-je t'abattre ?

— Essaye ! La balle de mon revolver sera plus prompte que ta main. Grand-Pied ne s'est-il pas tourné tout à l'heure ? Cependant, c'était détendu. Appelles-tu cela agir honnêtement ?

— Ce n'était qu'une ruse.

— Ah ! il est donc permis d'user de ruse ?

Ovuts-Avaht parut réfléchir. Désirant ménager le chou et la chèvre, il répondit prudemment :

— La ruse n'est pas une tromperie. Pourquoi serait-elle défendue ?

— Son emploi peut-il avoir pour effet de délier de l'obligation de remplir les conditions stipulées du combat ?

— Non. Il faut quand même les observer strictement.

— Bon ! Je me déclare entièrement d'accord avec toi et suis prêt à commencer la course. D'où se fait le départ ?

— Je vais piquer une lance en terre. Elle marquera le but.

Il s'éloigna. Great-Shatterhand et Hobble-Frank restèrent seuls.

— Tu as inventé quelque truc ? demanda le premier au second.

— Oui. En déclarant la ruse facultative, Grand-Loup se figure donner un avantage à son coureur et me mettre en mauvaise posture, alors que c'est le contraire.

— Comment cela ?

— Veuillez me dire quelle espèce d'arbre est celui autour duquel nous devrons danser trois fois ?

— D'ici, on dirait un hêtre.

— Et faites-moi le plaisir de regarder plus loin à gauche. Un deuxième arbre s'élève... il est d'ici presque une fois plus éloigné que le premier... Le voyez-vous ?

— Certes. C'est un sapin.

— Tout juste. Quel sera le point terminus de la course ?

— Mais, le hêtre, naturellement.

— Ah ! Eh bien, moi, je me baladerai vers le sapin.

— Serais-tu devenu fou, par hasard ?

— Pas de danger. Hobble-Frank a le cerveau toujours lucide. Je galoperai avec la tête vers le hêtre et avec les pieds dans la direction du sapin, quoique la distance soit double.

— Explique-toi, voyons.

— Inutile. Vous comprendrez en me voyant manœuvrer. J'espère bien rouler dans les grands prix Cerf-Bondissant et ses interminables guibolles. Je vous prie simplement de me traduire le mot sapin en idiome yute.

— *Ofomb.*

— *Ofomb ?* Drôle de nom ! Quelle langue ! Et quelle serait la plus courte expression pour dire : jusqu'à ce sapin ?

— *Intch ofomb.*

— Ça ne fait que deux mots. Chouette ! Je ne risque pas de les oublier *Intch ofomb... intch ofomb*... Bravo ! C'est incrusté dans ma mémoire... Encore quelques leçons de ce genre et je serai capable de m'établir à New-York professeur de yute.

— Est-il permis de savoir ce que tu comptes faire de cet *intch ofomb ?*

— C'est la bougie qui éclairera ma lanterne, répliqua mystérieusement Frank en riant. A present, chut ! Ovuts-Avaht rapplique.

Grand-Loup se rapprochait effectivement des blancs. Ayant fiché une lance en terre, il déclara que la course pouvait commencer.

— Sous quel harnachement ? Questionna Frank.

— Celui que tu voudras, riposta Ovuts-Avaht.

Le boiteux mit son buste à nu et ne conserva que son pantalon. Cerf-Bondissant n'était vêtu que d'une ceinture composée de lanières de cuir retombant en franges jusqu'aux cuisses.

Grand-Loup frappa ses mains l'une contre l'autre, Cerf-Bondissant poussa un cri strident et détala Frank s'élança derrière lui.

Tous les habitants du wigwam s'étaient de nouveau rassemblés pour regarder la course. Au bout de quelques secondes, chacun fut d'avis que Cerf-Bondissant ne pouvait manquer de remporter la victoire, tant était rapide l'avance qu'il prenait sur l'adversaire. Les Indiens jubilaient. La défaite du Visage-Pâle était inévitable.

Cependant, tout spectateur impartial se fût émerveillé de la façon dont le boiteux employait ses courtes jambes inégales. Il les remuait si vite, qu'on ne pouvait voir ses pieds toucher le sol. Un observateur attentif eût en outre remarqué que, Frank ne semblait aucunement se fatiguer et qu'il ne devait certainement point dépenser la totalité de l'effort dont il se savait capable.

Les Peaux-Rouges manifestaient bruyamment leur joie. Des rires, des exclamations, des cris d'encouragement, d'approbation d'exultation saluaient Cerf-Bondissant ; des clameurs de dédain, de mépris, de moquerie retentissaient à l'adresse de Hobble-Frank qui n'en avait cure.

Le hêtre mentionné par Grand-Loup croissait au milieu de la prairie, à mille mètres environ du poteau de départ en ligne droite. A gauche de cet arbre, à mille pas au moins, plus loin que lui, se dressait un sapin verdoyant.

Les hurlements des Utahs redoublèrent soudain d'intensité, mais ils n'étaient

plus, destinés qu'à exprimer leur profond étonnement : le Visage-pâle, au lieu de courir vers le hêtre galopait inopinément à fond de train du côté du sapin.

— Ton ami a mal compris, remarqua Ovuts-Avaht à Great-Shatterhand.

— Non.

— Alors, pourquoi se dirige-t-il vers le sapin ?

— Pour mieux gagner la course.

— Il la perdra, au contraire, encore plus sûrement qu'auparavant. Il permet ainsi à Cerf-Bondissant de revenir plus rapidement au poteau.

— J'en doute.

— Tu en doutes ? fit interrogativement Grand-Loup d'un ton extrêmement surpris.

— Certes. Mon ami ne commettrait pas la sottise de s'exposer à la mort. Il a recours à un stratagème. Tu l'as permis toi-même.

— *Uff ! Uff !* grommela Ovuts-Avaht en se retournant vers ses guerriers afin de leur traduire les explications de Great-Shatterhand qui s'était exprimé en anglais.

— *Uff ! Uff !* répétèrent les *braves* à l'unisson. *Uff ! Uff !*

Les rires et les clameurs s'apaisèrent comme par enchantement. Les physionomies devinrent graves. Que machinait donc ce diable de Visage-Pâle ?

Cerf-Bondissant venait d'atteindre le hêtre qu'il lui fallait contourner à trois reprises. En achevant son premier cercle, il vit soudain son rival à deux cents mètres environ a sa gauche prendre une autre direction. Stupéfait, il s'arrêta net, les yeux fixés sur Hobble-Frank.

De loin, les spectateurs virent ce dernier tendre le bras du côté du sapin en parlant ; toutefois, ils étaient trop éloignés pour entendre ce qu'il disait.

— *Intch ofomb... intch ofomb,* criait Frank en filant comme une flèche.

Cerf-Bondissant se demanda d'abord s'il avait bien entendu. Il se figura avoir mal compris Ovuts-Avaht et crut qu'ils s'agissait d'atteindre le sapin au lieu du hêtre. Le Visage-Pâle se trouvait déjà devant lui. Ce n'était point le moment de lambiner ou de réfléchir longtemps. Sans plus se creuser la cervelle, Cerf-Bondissant abandonna le hêtre et prit ses jambes à son cou pour rattraper l'adversaire qu'il dépassa avec la vitesse d'une trombe sans même lui jeter un coup d'œil.

Frank n'en demandait pas davantage. A peine voyait-il l'Utah emballé vers le sapin, qu'il faisait brusquement volte-face et courait comme un dératé dans la direction du hêtre, cependant que Cerf-Bondissant poursuivait sa course effrénée vers le conifère sans regarder derrière lui.

Les spectateurs s'agitèrent. Comprenant la manœuvre de l'ingénieux Frank, Great-Shatterhand et ses camarades ne purent se retenir de sourire, tandis que les Indiens commençaient à donner des signes visibles d'inquiétude. Ils se reprirent à crier, mais ils ne proféraient plus des clameurs de triomphe. Le tapage devenait de plus en plus assourdissant au fur et à mesure que le Visage-Pâle se rapprochait du hêtre.

Frank ne se contenta pas de faire trois tours autour de l'arbre ; il en exécuta un quatrième, puis un cinquième. Ensuite, il se dirigea vers le but.

Arrivé à une centaine de mètres du poteau, il stoppa afin de lancer un regard en arrière. Cerf-Bondissant se tenait immobile à côté du sapin. Bien entendu, la distance qui le séparait du boiteux était trop grande pour que celui-ci devinât la stupéfaction qu'exprimait sa physionomie peinte.

Fort satisfait de la stupeur de Cerf-Bondissant, Frank se remit en mouvement, mais il changea d'allure. Au lieu de reprendre sa vitesse vertigineuse, il plongea les mains dans ses poches et marcha au pas de promenade jusqu'au but.

Tout guilleret, il se campa devant Ovuts-Avaht qui le foudroya de ses prunelles

sombres comme une journée embrumée, cependant que ses guerriers grognaient sourdement.

— Eh bien, vieux frère ? fit assez irrévérencieusement le boiteux. Qui a gagné, hein ?

— Celui qui a respecté les conditions de la course, riposta fort âprement Grand-Loup.

— Dans ce cas-là, c'est moi !

— Toi ?

— Naturellement ! N'ai-je pas été jusqu'au hêtre ? Ne l'ai-je pas contourné ?

— J'ai vu ça.

Ne suis-je pas revenu le premier au poteau ?

— Si. Pourquoi as-tu tourné cinq fois autour du hêtre, au lieu de trois ?

— Pour compléter la tâche de Cerf-Bondissant. je le vis ne contourner qu'une seule fois l'arbre et puis l'abandonner. Je crus lui faire plaisir en achevant sa besogne.

— Pourquoi Cerf-Bondissant quitta-t-il le hêtre afin de s'élancer vers le sapin ?

— Je l'ignore comme toi. Je voulais le lui demander quand il me dépassa. Malheureusement, il courait si vite, qu'il ne me laissa pas le temps de le questionner. Sans doute nous le dira-t-il à son retour.

— Pourquoi as-tu commencé par courir vers le sapin ?

— Parce que je croyais que c'était un pin. Great-Shatterhand prétendait que c'était un sapin. Je désirais savoir qui de nous deux avait raison.

— Pourquoi revins-tu avant d'aller jusque-là ?

— Parce que je vis Cerf-Bondissant se rendre également de ce côté-là. Je me dis alors qu'ils était inutile de me déranger, puisque je puis apprendre de lui la nature réelle de l'arbre et savoir qui, de Great-Shatterhand ou de moi s'est trompé.

Les blancs ne réprimaient leur envie de rire que très difficilement. Hobble-Frank répondit à l'interrogatoire d'Ovuts-Avaht avec un calme extraordinaire et du ton que pourrait prendre pour se défendre un enfant faussement accusé d'un méfait quelconque.

Il était visible que Grand-Loup ne contenait son irritation que par un miracle de volonté. Il bouillait intérieurement. Les paroles sifflaient de fureur en s'échappant d'entre ses lèvres pincées.

— Aurais-tu induit Cerf-Bondissant en erreur ? questionna-t-il sévèrement.

Hobble-Frank arrondit ses yeux et entr'ouvrit sa bouche pour manifester un étonnement simulé.

— Qu'oses-tu donc insinuer ? riposta-t-il aigrement. Induire Cerf-Bondissant en erreur ?... Moi ?.. Non, mais, pour qui me prends-tu, mon bonhomme ?... Dois-je t'abattre ?

Il répétait à dessein les mots prononcés par Grand-Loup lui-même à son adresse, peu avant la course.

Les doigts de Grand-Loup étreignirent convulsivement le manche de son poignard. Avec quel plaisir il eût scalpé 1e courageux Frank. Mais la conduite de ce dernier ne méritait point un tel châtiment et Ovuts-Avaht redoutait le fusil magique de Great-Shatterhand.

Hobble-Frank rejoignit ses camarades qui l'accueillirent avec une joie compréhensible.

— Là, mon vieux ! fit le boiteux en secouant la main de Jemmy à lui arracher le bras. Es-tu content ? Moi aussi, je suis vainqueur !

Epatant ! convint Jemmy, le visage épanoui. Ta ruse fut un chef d'œuvre d'ingéniosité !

— Un compliment ! dit en riant Hobble-Frank. A la bonne heure ! J'aime mieux ça que tes sempiternelles contradictions. Tu vois que je ne suis pas si bête que j'en ai l'air, hem ?... Tiens ! Voici que s'amène Cerf-Bondissant. Ma foi sa mine n'est guère brillante. A le voir, on jurerait qu'il vient de recevoir une volée de

cent coups de bâton. Et c'est avec cette loque-là que j'ai dû me mesurer ! Mille tonnerres ! Ce n'est pas le tout de posséder de longues guibolles, il faut encore avoir un cerveau capable de les diriger.

Cerf-Bondissant avait, en effet, l'air d'un chien battu. Il semblait vouloir se faufiler dans les rangs yutes afin de s'éclipser sans tambour ni trompette, quand Ovuts-Avaht le rappela d'une voir claironnante.

— Qui est le vainqueur ? tonna-t-il dès que le coureur tout penaud se fut planté devant lui.

— Le Visage-Pâle, répondit Cerf-Bondissant d'une voix étranglée.

— Pourquoi as-tu couru jusqu'au sapin ?

— Le Visage-pâle m'a menti. Il me cria que le sapin était le but.

— Et tu l'as cru ? Ne t'avais-je pas indiqué le Hêtre ?

Great-Shatterhand traduisit à Frank que Cerf-Bondissant le traitait de menteur.

— Ah, le sacripant ! s'écria-t-il.

Et se postant bien en face d'Ovuts-Avaht :

— Que prétend Cerf-Bondissant ! Demanda-t-il avec colère. Que je lui ai menti ! Moi ! j'aurais crié que le sapin était le but ? C'est faux. Je vis Cerf-Bondissant faire soudain halte auprès du hêtre et me regarder d'un œil interrogateur alors que je me dirigeais vers le conifère. Pour le renseigner, je m'em-pressai de tendre la main du côté de l'arbre que je voulais examiner, en disant : *Intch-ofomb,* lui indiquant ainsi que je courais au sapin. Qu'avait-il besoin de s'élancer à mes trousses ? En 1e voyant détaler vers mon arbre, je me dis qu'il était inutile de perdre notre temps tous les deux et rebroussai chemin. Voilà ! Es-tu content, à présent ? *Howgh !*

Rien ne pouvait être plus comique que le ton et la manière de Frank en prononçant le fameux mot indien avec un accent parfaitement imité. Les blancs ne purent s'empêcher de rire. Grand-Loup rugit de colère.

— Oui ! s'écria-t-il. Tu as parlé. Ton discours est terminé. Mais je n'ai pas commencé le mien. Je parlerai encore avec toi quand le moment sera venu de le faire. Jusque-là, je dois respecter mon serment. La vie, le scalp et les biens de Cerf-Bondissant sont à toi.

— Je t'en fais cadeau, répliqua dédaigneusement Frank. Conserve-les précieusement jusqu'à ce qu'un autre Visage-Pâle vienne te vaincre à la course comme je le fis tout à l'heure.

Les *braves* réunis dans le voisinage de leur chef suprême se remirent à grogner.

— Tu as l'audace de proférer encore des paroles empoisonnées ! tonna derechef Grand-Loup. Attends que sonne mon heure. Alors, tu gémiras et imploreras ma démence. Tes hurlements vibreront jusqu'à la voûte céleste. Tu périras à petit feu et ta mort se prolongera pendant de nombreuses lunes.

— *Amen !* répondit narquoisement Frank.

Je ne te crains point, mon vieux. J'ai vaincu ton coureur et suis libre.

— Il reste encore un de ta bande n'ayant remporté aucune victoire. D'ici quelques minutes, le célèbre Great-Shatterhand roulera dans la poussière et me suppliera d'épargner sa vie. Je la lui échangerai contre la tienne et je pourrai faire de toi ce que bon me semblera.

— Ne te fais pas d'illusions, conseilla, tranquillement Great-Shatterhand. D'abord, tu ne me tiens pas encore ; ensuite, même vaincu, je ne consentirais jamais à conserver l'existence en la faisant perdre à un camarade.

— Attendons ! Tu changeras probablement d'avis en face du péril. Ton orgueil, alors, s'aplanira et tu te courberas devant moi. Allons, suivez-moi tous ! C'est maintenant que va se livrer le combat décisif.

La multitude emboîta le pas à Grand-Loup qui s'éloignait à grandes enjambées.

Great-Shatterhand et ses compagnons marchaient lentement derrière la foule bourdonnante.

Ils atteignaient ainsi la grand’ place ronde existant au centre du wigwam. C’était là que devait avoir lieu la lutte entre le chasseur et Grand-Loup. Un guerrier venait d’enfoncer un piquet au milieu de l’emplacement. Deux cordes furent attachées au pieu. Les habitants du village formèrent le cercle. Les blancs remarquèrent que tous *les braves* d’Ovuts-Avaht s’étaient armés.

— Hum ! murmura Davy, on dirait qu’ils ont pris leurs précautions, les brigands ! Ce n’est guère rassurant.

Sans répondre, Great-Shatterhand s’éca-rta de ses compagnons et se dirigea vers le centre de la place où venait d’arriver Grand-Loup. Celui-ci se rengorgea et tendit l’index.

— Tu vois ces lanières de peau ? dit-il. Sais-tu à quoi elles sont destinées ?

— Je le devine, répliqua Great-Shatterhand. Nous devrons combattre à l’attache.

— Tout juste ! Les extrémités pendantes des cordes seront passées autour de nos Corps.

— Pourquoi ?

— Pour qu’aucun de nous ne puisse échapper à l’adversaire.

— En ce qui me concerne, tu aurais pu négliger cette étrange précaution, fit indifféremment le chasseur en haussant les épaules. L’idée ne me viendrait pas de chercher à fuir devant toi. Je constate que tu me crois plus rusé que vigoureux. Soit! Avec quelles armes lutterons-nous ?

— Chacun de nous aura un couteau dans la main gauche et un tomahawk dans la droite. Le combat se prolongera jusqu’à la mort de l’un de nous deux.

—Je comprends, fit doucement Great-Shatterhand. Tu veux me tuer. Bon! J’accepte tes conditions.

— Ah ! dit Ovuts-Avaht visiblement étonné du calme de son rival. Alors, c’est la perte de ta vie que tu acceptes. Je suis sûr de vaincre. Tiens, tente de faire ce que je fais !

Ce disant Grand-Loup empoignait une énorme pierre gisant à quelque distance du pieu et la soulevait à bout de bras sans effort apparent.

Dès qu’il l’eut remise à terre, Great-Shatterhand s’en approcha, la saisit à son tour et tâcha d’imiter Ovuts-Avaht. Il ne réussit qu’à faire remuer la pierre.

— *Uff ! Uff !* grommelèrent les Peaux-Rouges en chœur avec une évidente satisfaction.

— Les imbéciles ! murmura Jemmy. Ils sont loin de se douter que Great-Shatterhand dissimule sa force afin de mieux rouler leur sauvage de chef. S’il le voulait, il expédierait cette pierre d’une seule main dans le tas des Utahs. Patientons encore un peu. Les Indiens ne tarderont plus à bleuir d’étonnement.

Grand-Loup toisa son rival avec dédain.

— Vois-tu ! fit-il d’un ton plein de pitié. Tu es perdu ! Les Visages-Pâles ont, je le sais, l’habitude de prier avant de mourir. Je te permets donc de parler à ton Manitou tant qu’il te plaira avant de commencer le combat.

— C’est inutile, répondit Great-Shatterhand, et je te remercie de ta complaisance sans vouloir en profiter. Je me contenterai de m’entretenir avec mon Manitou quand je serai auprès de lui. Parlons de toi, plutôt. Tu viens de me démontrer ta force et j’espère bien que tu ne comptes que sur toi pour me combattre.

— Bien entendu ! Qui donc m’aiderait ?

— Tes *braves.* A en juger par les apparences, ils doivent envisager la possibilité de ma victoire. Autrement, pourquoi se seraient-ils armés avant que commence notre lutte ?

— Et tes compagnons, sont-ils désarmés ?

— Non, mais nous allons tous déposer nos armes dans notre tente. Telle est la coutume des Visages-Pâles. La fierté d'un guerrier blanc ne supporterait point qu'on pût le soupçonner capable de songer à se tirer d'affaire grâce à une intervention quelconque. Désirais-tu te montrer moins brave qu'un guerrier blanc ?

— Aurais-tu, par hasard, l'intention de me froisser ? riposta Ovuts-Avaht d'un ton mécontent. Je n'ai cure des habitudes des Visages-Pâles et leur exemple ne saurait m'influencer. C'est donc de mon plein gré que je consens à désarmer mes *braves.* Ils déposeront tous leurs armes dans les tentes, à condition que tes amis en fassent autant. Et toi aussi naturellement.

Grand-Loup ajouta cette dernière phrase en jetant un regard de méfiance au fusil magique.

— Entendu ! fit Great-Shatterhand. Mes camarades et moi allons nous désarmer séance tenante. Je ne garderai par devers moi que mon poignard pour combattre avec toi.

S'étant vivement débarrassé de ses engins, il les tendit à Hobble-Frank. Jemmy et Davy l'imitèrent.

— Fais semblant de porter tous ces ustensiles sous notre tente, dit Great-Shatterhand à voix basse à Frank tout en se déséquipant. Puis, dès qu'on ne t'observera plus, tu les pousseras dehors à l'arrière de la case. Ne reviens pas ici. L'attention générale se concentrera bientôt sur la lutte et nul ne remarquera ton absence. Tu ramperas à l'extérieur de la hutte et te cacheras derrière elle avec nos montures sellées et prêtes à galoper...

— Que murmures-tu à cet homme ? interrompit inopinément Ovuts-Avaht. Pourquoi lui parles-tu de façon que personne n'entende.

— Si tu n'as pas entendu, c'est que tu ne l'as pas voulu, repartit flegmatiquement Great-Shatterhand. Tu n'avais qu'à t'approcher.

— Qu'as-tu dit à ton ami ?

— D'aller porter nos affaires sous notre tente et d'y rester pour les garder.

— Pourquoi les garder ! Nous prendrais-tu pour des voleurs ?

— Non, certes ! Mais il m'est impossible de laisser seul mon fusil magique par crainte d'un malheur. Tu sais qu'il part dès qu'un guerrier rouge le touche.

— Oui, je l'ai constaté par moi-même. Que ton ami le garde donc pour le moment. Dès que je t'aurai tué, je le ferai enfouir profondément dans la terre ou jeter au milieu du lac afin de le rendre à jamais inoffensif.

Great-Shatterhand ne répondant pas, Ovuts-Avaht se détourna de lui et ordonna à tous ses guerriers de remettre leurs armes aux femmes pour qu'elles allassent les déposer sous les tentes. Frank s'éloigna de son côté avec les objets de ses compagnons. Grand-Loup se déshabilla jusqu'à la ceinture pour être plus à l'aise. Great-Shatterhand ne suivit pas son exemple. Il tenait à demeurer complètement vêtu afin de pouvoir s'évader immédiatement après le combat si la chance le favorisait. Les femmes revinrent prestement reprendre leurs places. Elles ne voulaient rien perdre du spectacle. Tous les yeux se fixèrent sur le centre du cercle. Il y avait longtemps que les Utahs ne s'étaient trouvés à pareille fête.

— Là ! fit Grand-Loup quand ses *braves* furent tous désarmés. Ta volonté est accomplie. Le combat peut-il commencer ?

— Auparavant, encore une question ! Que deviendront mes trois camarades si tu me tues ?

— Nous les ferons prisonniers.

— Comment cela ? Chacun d'eux s'étant libéré en remportant la victoire sur tes *braves,* ils ont le droit d'aller où bon leur semble.

— Et c'est ce qu'ils feront, mais après être restés un certain temps parmi nous comme otages.

— Cela est absolument contraire aux

règles de notre accord, protesta Great-Shatterhand ; cependant, je ne discuterai point avec toi sur ce sujet. Dis-moi seulement ce qui arrivera si je te tue ?

— C'est là un cas que tu n'as pas à envisager, puisqu'il ne se produira jamais ! s'écria fièrement Ovuts-Avaht.

— N'importe ! J'ai le droit de te poser cette question et tu as le devoir de me répondre.

— Soit ! Si tu parvenais à me vaincre, toi et tes amis seriez tous libres.

— Personne n'essaierait de nous retenir ?

— Non.

— Bon ! Cela me satisfait. A présent, commençons la lutte quand tu voudras.

— Bien ! On va nous attacher. Tiens, prends ce tomahawk.

Deux haches de guerre avaient été mises de côté. S'en étant emparé, Ovuts-Avaht en conservait une pour lui et tendait l'autre à son adversaire.

Great-Shatterhand la prit, l'examina minutieusement, puis, d'un geste superbe, l'expédia au loin par-dessus le cercle que formait la multitude.

— Que fais-tu ! interrogea Grand-Loup surpris.

— Je me débarrasse de ton tomahawk parce qu'il ne vaut rien, répondit le chasseur. Je vois que le tien est solide. Celui que tu m'as remis se serait brisé au premier coup.

— Voudrais-tu dire que je t'ai trompé ?

— Je veux dire que ton tomahawk m'eût encombré beaucoup plus qu'il ne m'aurait servi. C'est tout !

Great-Shatterhand savait pertinemment que l'arme défectueuse lui avait été donnée exprès, mais il préférait ne pas engendrer de querelle. Il lui suffisait de faire comprendre au chef yute qu'il avait deviné son arrière-pensée.

— Libre à toi de jeter ton tomahawk, déclara Ovuts-Avaht dont la physionomie trahissait sa colère, mais tu n'en recevras pas d'autre.

— Je n'en réclame point. Je me servirai simplement de mon poignard. C'est au moins une arme sur laquelle je puis me reposer.

— *Uff !* Ton cerveau serait-il détraqué ? Du premier coup, je t'abattrai avec mon tomahawk. En outre, j'ai un couteau et je suis beaucoup plus fort que toi.

Allons donc ! Aurais-tu pris au sérieux ma plaisanterie de tout à l'heure ? Attends ! Je vais te donner un échantillon de ma force musculaire réelle.

Ramassant une pierre plus grosse que celle qu'avait soulevée Grand-Loup, Great-Shatterhand l'enleva à bout de bras au-dessus de sa tête, la tint quelques instants dans cette position, et l'expédia à neuf ou dix mètres de lui.

Fais-en donc autant, puissant chef des Utahs ! cria-t-il à Grand-Loup stupéfait.

— *Uff ! Uff ! Uff !* grognèrent tous les *braves* à la ronde.

Les femmes se taisaient. Elles n'avaient pas voix au chapitre.

Un silence impressionnant succéda aux *uff ! uff !* des guerriers rouges.

— Crois-tu m'épouvanter ? dit enfin Ovuts-Avaht. Détrompe-toi ! Je vais te tuer et te scalper, dût le combat se prolonger jusqu'à ce soir !

— Il ne durera pas si longtemps, répondit Great-Shatterhand. Alors, tu es bien décidé à me scalper ?

— Certes ! Le scalp du vaincu appartient au vainqueur. Qu'on nous attache !

Deux guerriers désignés d'avance s'approchèrent des adversaires. Les ayant liés, ils se retirèrent. Grand-Loup et Great-Shatterhand se trouvaient face à face de chaque côté du pieu auquel les retenaient deux bandes de peau longue chacune d'environ deux mètres. Ovuts-Avaht étreignait un tomahawk de la main droite et un couteau de la gauche. Le chasseur n'avait que son poignard dans la dextre.

Et la lutte commença, mais ce fut au

début une lutte de regards.

En effet, Grand-Loup s'était imaginé que son rival et lui couraient circulairement l'un après l'autre. Or, Great-Shatterhand restait agenouillé sur l'herbe, tenant son arme la pointe en l'air et surveillant les mouvements de l'ennemi qui attendait.

Cinq, puis dix minutes s'écoulèrent ainsi Ovuts-Avaht et le chasseur s'entre-regardaient sans bouger. Des exclamations d'étonnement s'échappèrent des rangs yutes. Grand-Loup essaya d'ébranler la patience de Great-Shatterhand en l'apostrophant d'épithètes plus ou moins méprisantes. Il espérait ainsi l'amener à commencer l'attaque. Vainement.

Le chef indien finit par croire que son adversaire le dédaignait. Furieux, il se précipita vers lui, pensant abattre du premier coup le chasseur agenouillé. C'était justement là ce qu'espérait Great-Shatterhand. Comme Grand-Loup se jetait sur lui en poussant un retentissant cri de guerre, il fit un brusque écart. Le tomahawk se planta dans le sol, cependant que le blanc se retournait, saisissait le Peau-Rouge par le cou et l'envoyait tomber comme une masse la face contre terre. Ovuts-Avaht demeura inerte.

— Qui est vainqueur ? demanda Great-Shatterhand d'une voix de stentor.

Nul ne répondit. Même ceux des guerriers yutes qui avaient pu envisager la possibilité de la défaite de leur chef, ne se seraient jamais imaginé qu'elle s'accomplirait avec une si foudroyante rapidité. Tous semblaient consternés.

— Ovuts-Avaht a déclaré lui-même que le scalp du vaincu appartenait au vainqueur, continua Great-Shatterhand. Donc, j'aurais le droit de m'emparer de la chevelure de mon adversaire et de m'approprier ses biens. Je n'en veux point, car je suis un homme civilisé et l'ami des Indiens. Peut-être ai-je enfoncé une côte à Grand-Loup. C'est tout. Il est vivant. Que mes frères rouges l'examinent. Moi, je me rends sous ma tente avec mes amis.

Ayant dénoué la corde qui le retenait au piquet, Great-Shatterhand s'éloigna en compa-gnie de Davy et de Jemmy sans qu'on tentât de les arrêter. Tous trois atteignirent la hutte sans incident. S'étant glissés derrière, ils s'armèrent prestement et enfourchèrent les chevaux qu'avait préparés Hobble-Frank.

— En route ! commanda Great-Shatterhand. Nous aurons plus tard le temps de parler.

Se faufilant silencieusement entre les cases, ils purent gagner inaperçus la lisière du wigwam. Les sentinelles postées au dehors du village ne les remarquèrent qu'en les voyant émerger au bord de la plaine et s'élancèrent vers eux en poussant de formidables hurlements.

— Au galop ! tonna Great-Shatterhand.

Eperonnant leurs montures, ils se jetèrent ventre à terre dans la direction de la vallée. Un regard en arrière leur révéla que les cris des gardes venaient d'être entendus par les autres Yutes. Tous se démenaient en faisant un tintamarre indescriptible.

CHAPITRE III

L'aube venait de naître. Au long du cours d'eau côtoyé quelques heures auparavant par les Utahs, emmenant prisonniers Great-Shatterhand et ses trois compagnons, trotte une troupe de cavaliers. A sa tête se trouvent Great-Firehand et tante Droll.

Derrière eux chevauchent Humply-Bill et Gunstick-Uncle avec lord Castlepool, puis viennent l'ingénieur Butler et sa fille Hélène, assise sur un vigoureux petit poney indien. Black-Bob et ses *rafters* ferment la marche.

Winnetou n'est visible nulle part. Selon son habitude, il remplissait les fonctions d'éclaireur et s'était porté à l'avant

en reconnaissance.

Ce n'était point par hasard que la troupe se dirigeait vers le wigwam yute. En traversant le bois où Grand-Loup avait la veille attaqué Great-Shatterhand et ses camarades, Winnetou et Great-Firehand, en arrivant à la clairière, avaient deviné une partie du drame qui s'y était déroulé, grâce aux empreintes de pieds humains et de chevaux. Remarquant que des blancs devaient avoir été emmenés par des Peaux-Rouges, ils s'étaient aussitôt lancés sur la piste afin de savoir exactement à quoi s'en tenir et offrir au besoin leur concours à des homme en péril.

Ils ignoraient que les Utahs fussent dans « le sentier de la guerre ». Winnetou, comme Great-Firehand, étant en excellents termes avec cette tribu, se croyaient sûrs d'être reçus amicalement par les chefs et de pouvoir intervenir efficacement en faveur des blancs évidemment emmenés en captivité.

Toutefois, Winnetou et le célèbre aven-turier étaient trop prudents pour s'aventurer dans le wigwam des Utahs sans s'assurer auparavant de la réception qu'ils y recevraient. C'est pourquoi le chef des Apaches était parti en reconnaissance. Il réapparut soudain alors que la troupe atteignait un endroit où le cours d'eau se séparait en deux branches. De loin, il fit signe d'arrêter.

— Hum ! murmura Great-Firehand, c'est mauvais signe.

— On le dirait, répondit tante Droll.

L'Apache ne tarda pas à rejoindre ses amis.

— Eh bien ? demanda vivement Great-firehand. Mon frère a-t-il vu les Utahs ?

— Oui, et leur campement aussi.

— Et Winnetou ne s'est pas montré ?

— Non. Les Yutes ont déterré leurs haches de guerre.

— A quoi vis-tu cela ?

— A la couleur dont se sont peints les guerriers et à leur grand nombre. Les Indiens ne se rassemblent ainsi que pour aller « dans le sentier de la guerre » ou à l'époque des grandes chasses. Comme la saison de chasser le buffle est encore très éloignée, il ne peut s'agir que de bataille.

— Diable ! Sont-ils donc si nombreux ?

— Je ne le saurais dire au juste. Il pouvait y en avoir environ trois cents autour du lac, et quelques autres devaient être restés dans les huttes.

— Peut-être pêchaient-ils ?

— Non. Tous restaient immobiles, les yeux fixés sur l'eau où nageaient deux hommes : un blanc et un guerrier rouge. Ce devait certainement être une course destinée vaincre le Visage-Pâle. J'étais trop loin pour voir exactement ce qui se passait.

— Sapristi ! fit Great-Firehand. Hâtons-nous d'aller à la rescousse.

— Si mon frère blanc agit ainsi, il ira à la mort.

— Pourquoi ? Je fus toujours l'ami des Utahs. Ils n'ont aucune raison d'être hostiles à mon égard.

— Ne t'y fie pas. Si, comme je le redoute, ils ont déterré les tomahawks dans le but de faire la guerre aux blancs, ils traiteront tous les Visages-Pâles, même leurs meilleurs amis, en ennemis. Ils n'épargneraient ni les tiens, ni toi-même.

— Mais je connais les chefs. Ils me protégeraient.

— Non. L'Utah n'est ni loyal ni sincère et nul chef de cette peuplade ne possède sur ses sujets assez d'influence pour te sauver, même s'il le voulait faire. Nous ne devons point nous montrer.

— Nous autres, blancs, c'est possible, Great-Firehand. Quant à toi, tu n'as pas les mêmes motifs de redouter l'humeur belliqueuse des Yutes.

— Qui le saurait affirmer en ce moment ? Il est admissible que les Utahs nourrissent aussi des sentiments hostiles à l'égard de certaines tribus indiennes amies des Visages-Pâles.

— S'il en est ainsi, les six blancs dont

nous avons relevé les empreintes sont irrémédiablement perdus !

— Que mon frère se rassure. D'abord, j'ai pu constater que les captifs ne seraient pas mis immédiatement à mort. La matinée débute et nous avons encore le temps d'observer les agissements des Yutes. Peut-être découvrirons-nous alors un moyen de délivrer les prisonniers. Ensuite, il y a parmi ces derniers un homme qui donnera certainement du fil à retordre aux Utahs.

— Qui ça ?

— Great-Shatterhand.

— Comment ! Great-Shatterhand ? Mais tu devais le rencontrer là-haut sur les bords du Lac d'Argent. Est-il déjà ici ?

— Great-Shatterhand est exact comme le soleil.

— L'as-tu vu ?

— Non.

— Alors, comment peux-tu savoir qu'il est en captivité dans le wigwam yute ?

— Je le sais depuis hier.

— Et tu ne m'as rien dit !

— Le silence est souvent préférable, à la parole. T'eussé-je appris hier quel fusil avait détonné dans la clairière, que ni toi ni tes amis, n'auriez consenti à vous reposer et nous aurions sans doute rattrapé les Utahs. Je ne le voulais pas.

— Le fusil de Great-Shatterhand a détoné, dis-tu ? fit Grande-Main-de-Feu avec étonnement. Comment le sais-tu ?

— En étudiant le sol de la lisière de l'éclaircie, je remarquai un petit arbre dont le tronc avait été troué par des balles sortant du merveilleux fusil de Great-Shatterhand. Il aura fait cela pour effrayer les guerriers rouges qui ont maintenant peur de lui et de son arme extraordinaire. C'est sûr.

— Que ne m'as-tu montré cet arbre ! grommela Great-Firehand avec regret. Enfin ! Si Great-Shatterhand est parmi les captifs des Yutes, il n'y a pas lieu, en effet, de s'inquiéter outre mesure. Je le connais. C'est un homme de haute valeur que respectent les Indiens. Que penses-tu faire ?

— Mes frères blancs vont me suivre en chevauchant l'un derrière l'autre afin que les Utahs, si jamais ils découvrent nos traces, ne puissent nous compter. Howgh !

Ceci dit, Winnetou dirigea son cheval vers la droite et se mit à chevaucher sans demander à Great-Firehand s'il était d'accord avec lui. Il ne se retourna pas davantage pour voir si on le suivait.

Le chef des Apaches fit halte à une centaine de mètres du lac situé près du wigwam yute, et toute la troupe se dissimula derrière des arbres entre lesquels le regard pouvait se diriger vers le village et ses environs.

Tous les cavaliers étaient descendus de cheval et gardaient en mains les rênes de leurs montures. Winnetou s'éclipsa afin d'aller explorer les alentours et revint bientôt annoncer qu'il n'y avait rien d'anormal. On s'empressa donc d'attacher les chevaux, puis la troupe s'installa sur la mousse moelleuse. L'endroit était idéal comme poste d'observation et lieu de repos.

Braquant sa jumelle, Great-Firehand regarda longuement vers le wigwam.

— Tiens ! murmura-t-il soudain, une course commence entre un blanc et un Peau-Rouge... L'Indien prend une avance considérable... Quelles jambes il a, sapristi, l'animal... Il va gagner, c'est certain... Vois donc !

Il tendit l'instrument à Winnetou qui colla ses yeux aux verres.

— Uff ! fit-il. Je le connais, moi, ce petit Visage-Pâle. On l'appelle Hobble-Frank. Ce héros lutte pour sa vie. Malheureusement, son adversaire court trop vite pour lui.

— S'agirait-il de ce fameux Hobble-Frank dont tu nous as conté les prouesses ? interrogea Great-Firehand. Pauvre diable !

Il faut aller à son secours.

— Pas encore. Pour l'instant, il n'est aucunement menacé par un péril immédiat. Great-Shatterhand saura le protéger suffisamment.

Les arbres croissaient de telle sorte que, de la place où gîtait la troupe, on ne pouvait apercevoir qu'une partie du champ de course, tant et si bien que les observateurs virent les coureurs disparaître en continuant de courir. Ils s'attendaient à la prompte réapparition du Peau-Rouge sur le chemin de retour. Grande fut leur surprise en voyant, brusquement surgir le blanc.

— Par exemple ! dit Great-Firehand. C'est Frank qui revient le premier ! Et le voici en train de se balader vers le but comme un bourgeois qui ferait une promenade digestive. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Qu'il a remporté la victoire, répondit Winnetou.

— Comment cela serait-il possible ?

— Grâce à une ruse quelconque. Ecoute !... Entends-tu les Yutes hurler ? Ils sont furieux !... Ah ! ils s'éloignent... Quatre Visages-Pâles marchent lentement derrière eux... Je les connais...

— Moi aussi, parbleu ! interrompit tante Droll. Great-Shatterhand, David-le-Long, le gros Jemmy et le petit Hobble-Frank.

Ces noms firent sensation. Tous les chasseurs et *rafters* de la bande commandée par Great-Firehand connaissaient tout au moins de réputation les quatre personnages que venait de nommer tante Droll.

— Mon frère comprend-il à présent que j'avais raison ? questionna tout à coup Winnetou en regardant Great-Firehand. Nos amis ont encore tous leurs armes sur eux. Ils ne sont donc pas en danger.

— Pour le moment, mais il est probable que les événements vont se brusquer. Je crois qu'il serait sage de nous rendre directement à cheval sur le théâtre de la lutte.

— Que mon frère s'arrange selon ses désirs, répliqua flegmatiquement Winnetou. Moi je demeure ici. Great-Shatterhand saura faire face à tout. Notre intervention risquerait de chambarder ses plans. Si tu veux rester ici, je vais me glisser le plus près possible des Utahs afin de surprendre leurs intentions.

Conservant sa jumelle, il s'éclipsa dans la végétation. Une demi-heure se passa. L'Apache réapparut.

— Il y a un duel au centre du wigwam, déclara-t-il. Je n'ai pu apercevoir les combattants que cachent les guerriers yutes pressés en rangs compacts, mais j'ai vu Hobble-Frank conduire quatre chevaux furtivement derrière les tentes et les seller. Les Visages-Pâles veulent s'enfuir.

— Ah ! Alors, nous pourrons leur venir en aide, remarqua Great-Firehand. Allons au-devant d'eux ou attendons-les ici sur le chemin.

— Ni l'un ni l'autre, fit l'Apache en secouant la tête.

— Décidément, grogna Great-Firehand, tu te complais aujourd'hui à combattre toutes mes propositions.

— Que mon frère ne se fâche pas, mais qu'il réfléchisse. Que feront les Yutes en voyant fuir les Visages-Pâles ?

— Ils s'élanceront à leurs trousses, parbleu !

— Bon ! Et, pour rattraper quatre ou six hommes, combien faut-il ordinairement de guerriers ?

— Vingt ou trente.

— C'est juste ! reprit Winnetou. Et nous pouvons facilement vaincre une trentaine d'adversaires en demeurant cachés. Si nous commettons l'erreur de sortir en terrain découvert, toute la tribu yute tombera sur nous, beaucoup de sang sera répandu et peut-être serons-nous vaincus.

— Tu as raison, Winnetou. Toutefois, les Utahs ne sont pas aveugles. Ils ne tarderont pas à connaître la force de notre passage.

— Ils étudieront les empreintes qu'ils verront devant eux et non celles qui se trouveront derrière.

— Je comprends. Tu veux que nous les suivions ?

— Oui.

— Sans nous montrer à Great-Shatterhand ?

— Toi et moi nous lui parlerons.

Chut !... Qu'entend-on là ?

D'épouvantables hurlements émanaient du wigwam d'où surgirent presque aussitôt quatre cavaliers filant comme le vent.

— Les voici ! dit Winnetou. Que Great-Firehand me suive. Mes autres frères blancs devront s'enfoncer davantage dans le bois avec les chevaux et y attendre notre retour.

Prenant Charles Dorvel par la main, Winnetou l'entraîna au long du ruisseau qui descendait la pente, et le remonta jusqu'à un endroit d'où il pouvait voir le village yute et ses environs sans être aperçu.

— Arrêtons-nous, dit-il alors. C'est près d'ici que doit passer Great-Shatterhand.

En effet, suivi de ses trois compagnons, le célèbre *Westman* côtoyait au galop la rive opposée du cours d'eau au bas de la hauteur où s'étaient postés Winnetou et Great-Firehand.

— *Uff !* cria l'Apache. Que mes frères blancs interrompent un instant leur course.

Les quatre cavaliers retinrent simultanément l'élan de leurs montures en levant la tête.

— Winnetou ! Winnetou ! s'écrièrent-ils en chœur.

— En compagnie d'un grand ami de mes frères blancs, répondit l'Apache en tirant Great-Firehand par sa manche pour qu'il pût être également aperçu de la petite troupe.

— Ma parole ! Mais c'est Great-Firehand ! fit Great-Shatterhand en souriant. Que fabriques-tu ici, mon vieux ? Il faut que j'aille te souhaiter le bonjour là-haut, à moins que tu ne préfères descendre de ton perchoir.

— Non, non ! s'empressa de répondre Grande-Main-de-Feu. Reste où tu es. Les Utahs qui vont se lancer à vos trousses doivent ignorer notre présence dans les parages.

C'est autre chose. Etes-vous seuls tous les deux ?

— Non. Une quarantaine de chasseurs et de *rafters* nous accompagnent. Tu trouveras parmi eux plusieurs vieilles connaissances. Où vas-tu ?

— Au Lac d'Argent.

— Nous aussi. Continue ton chemin. Dès que les Yutes seront passés, nous démarrerons derrière eux afin de les prendre ensuite entre deux feux.

— A la bonne heure ! fit Great-Shatterhand. Je remercie ma bonne étoile de cette rencontre. Surveillez bien le wigwam de là-haut pendant que je vous mettrai succinctement au courant de notre situation.

En quelques phrases rapides, Great-Shatterhand narra les derniers exploits des Utahs.

— Mon frère blanc sait-il où se trouve la gorge profonde que les Visages-Pâles dénomment le Cañon Nocturne ? demanda Winnetou dès que le chasseur eut terminé son récit.

— Certes. Tu sais bien que nous y avons été plusieurs, fois ensemble.

— D'ici, on peut l'atteindre en cinq heures, reprit l'Apache. Dans le milieu, elle forme un rond entouré de rochers perpendiculaires dont les sommets déchiquetés s'élèvent bien haut vers le firmament. Great-Shatterhand se souvient-il de cette place ?

— Oui.

— Que mon frère blanc chevauche jusque là avec ses trois amis. Dès qu'ils auront traversé l'espace circulaire, ils rentreront dans la gorge et en défendront facilement l'accès, car elle est là si étroite, qu'un seul homme bien armé peut en interdire l'entrée à des centaines de guerriers. Great-Shatterhand n'aura même pas besoin de se faire aider par ses camarades. Avec son fusil magique, il abattra ses ennemis qui seront dans l'impossibilité de reculer, puisque nous arriverons derrière eux. Ils devront ou se laisser tuer ou se rendre.

— Parfait ! Nous suivrons ton conseil. A présent, veuille m'apprendre dans quel but tu vas au Lac d'Argent en si nombreuse compagnie ?

— C'est moi qui vais te répondre, fit Great-Firehand. Il existe là-haut une mine d'argent extraordinairement riche, mais qui se trouve en une contrée tellement dépourvue

d'eau que son exploitation est impossible, à moins de parvenir à faire dévier les eaux du Lac d'Argent au moyen d'un canal. J'emmène avec moi un ingénieur qui étudiera la question. Si c'est faisable, nous organiserons une entreprise qui produira des millions.

Un sourire erra sur ses lèvres de Great-Shatterhand.

— Une mine ? répondit-il. Qui l'a dénichée ?

— Moi-même.

— Hum ! Si tu parviens à dériver le lac vers ta mine, tu feras sans le savoir une seconde affaire au moins, aussi fructueuse que l'exploitation de ton minerai argentifère.

— De quelle manière ?

— En mettant à jour d'immenses richesses.

— Ferais-tu allusion au fameux trésor du Lac d'Argent ?

— Exactement !

— Intéressant ! Que sais-tu donc à ce sujet ?

— Probablement plus que tu ne le penses. Mais nous en parlerons plus tard. Comment connais-tu donc l'existence de ce magot ?

— Ce serait maintenant trop long à raconter... Décampe vite ! Je vois des Indiens sortir du wigwam. Ils sont cinq et viennent par ici... Je ne les crains guère toutefois, il ne faudrait pas qu'ils vous voient. Ces *braves* représentent l'avant-garde chargée de ne point nous perdre de vue. Le gros de la bande s'amènera tout à l'heure. En avant donc ! Au revoir, dans le Cañon-Nocturne.

Remettant son coursier au galop, Great-Shatterhand disparut bientôt avec ses compagnons. Grande-Main-de-Feu et Winnetou se tapirent dans la végétation. Les cinq Utahs passèrent au-dessous d'eux en jetant à droite et à gauche des regards perçants mais sans soupçonner que deux adversaires dangereux pour leur sécurité se trouvaient dans le voisinage.

Dès que les Yutes furent loin, l'Apache et le célèbre aventurier allèrent rejoindre leur troupe qui s'était plongée dans la forêt.

Comme Great-Firehand ouvrait la bouche pour donner à ses hommes les explications nécessaires, son regard rencontra inopinément plusieurs femmes yutes qui se dirigeaient vers le lac chargées d'engins de pêche.

— Regarde, dit-il à Winnetou. Ne crois-tu pas qu'il pourrait être intéressant de se glisser près de ces Indiennes ? Elles sont généralement beaucoup moins bavardes que les femmes blanches, n'empêche qu'il est permis de supposer qu'elles parleront des faits et gestes de leurs seigneurs et maîtres.

— Winnetou veut bien essayer de s'en approcher, répondit simplement le Peau-Rouge.

S'allongeant dans la végétation, il se prit ramper avec l'agilité d'un reptile. Un quart l'heure plus tard il se redressait à côté de Great-Firehand.

— Ces femmes sont aussi bavardes que leurs sœurs blanches, déclara-t-il ; et jamais elles n'attraperont le moindre poisson ayant la nuit. J'ai pu obtenir des renseignements, mais pas tous ceux que je désirais.

— As-tu moins appris quelque détail essentiel ?

— Mon frère blanc va en juger. Les cinq guerriers que nous avons vu passer ont pour mission de rendre très visible la piste de Great-Shatterhand et de ses amis. Cinquante autres *braves* ne tarderont pas à les suivre. I1s seront conduits par Grand-Loup.

— Le sacripant ! Alors, il n'est pas blessé ?

— Si. Le coup de poing de Great-Shatterhand lui à détraqué la main et immobilisé l'esprit. Mais celui-ci s'est remis en mouvement et le bras blessé d'Ovuts-Avaht ne l'empêche pas de conduire ses *braves.* Great-Shatterhand doit être fusillé, afin qu'il ne puisse dévoiler, aux Navajos les projets des Utahs. Ces derniers s'éparpilleront aujourd'hui dans toute la contrée pour chasser et faire leur provision de viande. Ils quitteront le wigwam

demain. Les femmes et les enfants se retireront chez les vieux dans les montagnes où ils seront en sûreté. Les guerriers suivront Grand-Loup qui cherchera le lieu de rassemblement de toutes tes tribus yutes.

— Et où sera la réunion ?

— Les femmes n'ont pas l'air de le savoir. En tout cas, c'est là tout ce que j'ai pu entendre concernant le sujet qui nous intéresse. C'est peu. Cependant, cela suffit pour le moment.

— Il faut donc, attendre le passage de Grand-Loup et de ses guerriers avant de nous mettre en route, répondit Great-Firehand. Cinquante hommes pour chasser quatre blancs ! Bigre ! Cela prouve que Great-Shatterhand est fort redouté des Utahs.

— Great-Shatterhand est mon ami et mon élève, riposta fièrement Winnetou... Il se moque de cinquante *braves.*

On se mit aux aguets. Près d'une heure s'écoula jusqu'à l'apparition de Grand-Loup. Il galopait à fond de train, suivi de ses guerriers. Tous passèrent au pied de l'observatoire des blancs, raides comme des bâtons, sans jeter le moindre regard à droite ou à gauche. Ils filaient sans aucune hésitation dans le sillage des cinq Yutes qui les avaient précédés.

Les *braves* d'Ovuts-Avaht étaient en grande tenue de guerre. Une épaisse couche de peinture ensevelissait leurs traits et ils portaient leurs armes au complet. Grand-Loup avait le bras droit en écharpe. Son visage paraissait encore plus sombre que de coutume. De ses épaules partait un long manteau de guerre orné de plumes qui s'étalait jusque sur la croupe du coursier. Toutefois, l'aile d'aigle ne surmontait plus son front. Il l'avait enlevée après sa défaite et ne devait la remettre que pour célébrer la revanche. La troupe montait les meilleurs chevaux du campement.

Une dizaine de minutes environ après la disparition des Utahs, Winnetou partit seul sur leur piste. Au bout d'un autre quart d'heure, Great-Firehand et sa bande démarrèrent à leur tour.

Aucun chemin ne gravissait bien entendu la montagne. Il fallait chevaucher sur une rive du ruisseau sur laquelle l'eau avait fortement empiété pendant les crues printanières, y abandonnant quantité de pierres et de débris. De grosses racines hérissaient le sol, ne permettant la plupart du temps que la marche au pas. Heureusement, la pente devenait progressivement moins raide au fur et mesure que s'accomplissait l'ascension. La chute plus douce du torrent avait laissé là ses bords à peu près intacts et la chevauchée se faisait moins ardue.

Great-Shatterhand et ses trois compagnons, qui désiraient attirer les Yutes dans le Cañon-Nocturne, s'étaient bien gardés de rendre leurs empreintes indéchiffrables. Les cinq Utahs d'abord lancés à leur poursuite avaient à dessein chevauché de manière qu'il fût ensuite aisé de reconnaître leurs traces pour faciliter la galopade de Grand-Loup et de ses cinquante *braves.* Dans ces conditions, Great-Firehand n'éprouvait aucune difficulté de direction.

Près du faîte du versant, la piste abandonnait le ruisseau pour se diriger au travers d'une forêt vierge dépourvue de sous-bois et dont les arbres majestueux, fort espacés les uns des autres, entrelaçaient leurs rameaux en hauteur, formant une interminable voûte de verdure que les rayons solaires ne parvenaient à transpercer qu'en de rares endroits. Des empreintes de nombreux chevaux étaient profondément marquées dans le sol mou et humide.

Winnetou suivait de si près les Utahs qu'il les apercevait de temps à autre. Il faisait alors halte quelques instants avant de continuer sa marche.

CHAPITRE IV

Great-Firehand et ses hommes avaient quitté leur refuge à dix heures du matin. Jusqu'à une heure, ils chevauchèrent sous bois, montant puis descendant l'élévation. Ils

traversèrent ensuite une prairie émaillée d'arbrisseaux qui les mena jusqu'à une seconde pente boisée, au sommet de laquelle ils virent Winnetou en train de les attendre.

Un admirable panorama s'offrit aux yeux émerveillés des blancs. La chaîne des Elk-Mountains s'étendait superbement derrière eux. Devant, se déployait la Grand-River avec ses gorges ou *cañon*. A droite, à gauche, du lieu même où se tenaient les cavaliers, descendaient trois pentes sombres ressemblant à d'immenses tablettes d'ardoise. Leur inclinaison était si rapide et leur surface tellement lisse, qu'il ne pouvait être question de les franchir à cheval.

En contemplant le fond de l'abîme qu'il leur fallait atteindre, les rudes aventuriers frissonnaient presque. De chaque côté de la place où ils demeuraient immobiles, là où les surfaces ardoiseuses se rencontraient sur le flanc de la montagne, dégringolait un impétueux torrent que n'égayait pas le moindre brin d'herbe. Les deux cours d'eau se rejoignaient vers la partie inférieure du versant pour s'engouffrer ensemble avec fracas dans une étroite crevasse.

Great-Firehand tendit la main du côté de cette fente.

— Voilà le Cañon-Nocturne, dit-il. Il est ainsi dénommé à cause, de sa profondeur et de son étroitesse qui empêchent la lumière d'y pénétrer, de sorte qu'il règne dans son sein une obscurité éternelle. En plein midi, il y fait à peine aussi clair qu'au moment de la disparition du crépuscule. Et regardez fixement là-bas.

De l'index, il désignait l'endroit où se réunissaient les deux torrents. On y discernait de minuscules formes mouvantes. C'étaient des cavaliers, mais si petits, qu'ils ne sem-blaient pas devoir dépasser le genou des observateurs.

Ces cavaliers étaient les Yutes. Ils s'éclipsèrent également au travers de la crevasse.

L'ouverture paraissait taillée dans une gigantesque muraille rocheuse que dominait un vaste plateau se déroulant à perte de vue jusqu'à la chaîne opposée des montagnes de Book.

Tante Droll mesura de l'œil l'immense pente unie qui le séparait du Cañon-Nocturne.

— Alors, fit-il avec une grimace comique, c'est ce toit d'ardoise qu'il s'agit de dévaler ? Même avec de la poix aux pattes, je ne m'y risquerais point.

— Pourtant, il faut descendre, répondit Great-Firehand. Descendez tous de cheval et prenez vos montures par la bride. En zigzaguant prudemment, nous arriverons au port sans anicroche.

Ainsi fut fait et l'on gagna sans encombre l'entrée de la gorge. Elle était si étroite, que deux cavaliers pressés l'un contre l'autre n'y pouvaient passer qu'avec difficulté.

Winnetou se trouvait en tête de la troupe. Great-Firehand et lord Castlepool le suivaient, puis venaient les chasseurs et ensuite les *rafters,* tous deux par deux, ayant entre eux l'ingénieur Butler et sa fille Hélène. Depuis l'affaire d'Eagle-Tail, les forces de Grande-Main-de-Feu s'étaient augmentées du contremaître Watson et de plusieurs ouvriers de la voie ferrée de Shéridan.

Personne ne soufflait mot. Les moindres sons se répercutaient à l'infini dans l'étroit cañon et la plus élémentaire prudence commandait impérieusement d'éviter tout bruit susceptible de frapper l'ouïe des Yutes qui marchaient en avant. Pour ne pas avoir de surprise à redouter, Winnetou quitta la selle, confia son coursier à on *rafter* et descendit au fond de la gorge afin de remplir les fonctions d'éclaireur. Ses mocassins touchaient mollement le sol et le galop des Yutes résonnant dans le lointain étouffait la marche des blancs.

Le défilé semblait interminable. Longue, très longue paraissait la chevauchée aux hardis We*stmen.*

— On croirait cheminer au fond d'un tombeau sans fin, murmura Blenter à l'oreille de Black-Bob.

Plus d'une demi-heure s'écoula. Toute la troupe fit inopinément halte. Une formidable

détonation déchira la pesante atmosphère de la gorge. On eût pu penser que dix canons explosaient à la fois.

— Qu'est-ce ? interrogea Butler. Un éboulement se produirait-il devant nous ?

— C'est un coup de fusil, déclara Great-Firehand. Le moment critique est arrivé. Qu'un seul homme prenne trois chevaux par la bride et qu'on les emmène tous un peu à l'arrière. Les cavaliers libérés s'avanceront avec moi.

Il restait ainsi plus de trente tireurs qui emboîtèrent le pas à Charles Dorvel. Au bout de quelques pas ils aperçurent Winnetou leur tournant le dos, le fusil épaulé.

— Baissez les armes, guerriers yutes ! ordonna un organe sonore en idiome utah. Sinon, je fais partir mon fusil magique.

Impossible de deviner d'où émanait cette voix puissante : elle semblait sortir des entrailles de la terre.

Trois coups de feu crépitèrent successivement. La force des détonations révélait qu'ils étaient envoyés par la fameuse carabine de Great-Shatterhand. L'arme de Winnetou y répondit du côté opposé. Des hurlements de douleur et de rage retentirent.

Great-Firehand atteignait alors le chef des Apaches et pouvait enfin se rendre exactement compte de ce qui se passait.

Le cañon s'élargissait brusquement, formant une caverne circulaire assez vaste pour contenir une centaine de cavaliers. Le torrent la longeait d'un côté. Dans la demi-obscurité qui l'envahissait, on reconnaissait la bande de Peaux-Rouges lancée aux trousses de Great-Shatterhand.

Les cinq premiers envoyés d'Ovuts-Avaht avaient commis une grosse faute en demeurant au milieu de la caverne pour attendre la venue des leurs. Eussent-ils poussé en avant, que les quatre blancs postés à l'entrée de la continuation du défilé auraient été forcés de les arrêter. L'un ou l'autre d'entre eux serait parvenu à s'échapper pour avertir Grand-Loup. Ce dernier, se fiant aveuglément A son avant-garde, était tombé dans le piège tendu. Il se trouvait avec ses *braves* bel et bien enfermé. Les deux issues du cañon étaient gardées. D'un côté s'agenouillaient Great-Shatterhand et Hobble-Frank, arme à l'épaule. Derrière eux se tenaient debout Davy et Jemmy également prêts à tirer. De l'autre côté veillaient Winnetou, Great-Firehand et leur troupe.

Les Utahs, au lieu de baisser leurs fusils comme le leur commandait Great-Shatterhand, avaient fait mine de tirer. Mais celui-ci et Winnetou s'étaient empressés d'appuyer sur la détente et cinq Yutes gisaient à terre. Les autres ne pouvaient songer à riposter, ayant toutes les peines du monde à dompter leurs chevaux épouvantés.

— Jetez vivement vos armes ! ordonna de nouveau Great-Shatterhand aux Utahs furieux, autrement, je ferai encore parler mon fusil magique.

Une seconde voix résonna du côté opposé.

— Great-Firehand est ici. Rendez-vous paisiblement guerriers yutes, si vous tenez à votre vie !

Un troisième organe se fit entendre :

— Qui de vous connaît Winnetou, le chef des Apaches ? Le voici ! Celui qui osera lever, son arme contre lui perdra son scalp. *Howgh !*

Les Utahs s'entre-regardèrent d'un air consterné. Ils constataient pour la première fois qu'ils étaient emprisonnés. Dans l'ombre, ils distinguaient les silhouettes du géant que représentait Great-Firehand, du mince et fier Winnetou, de tante Droll dans l'eau jusqu'à mi-jambes. Derrière ces trois hommes s'estompaient plusieurs formes indécises ; des canons de fusil scintillaient entre des têtes.

Pas un Utah n'essaya de lever une arme. Tous jetaient çà et là des regards éperdus, ne sachant évidemment quel parti prendre. La résistance leur semblait impos-sible, mais ils n'osaient se rendre sans l'ordre de Grand-Loup. Celui-ci restait silencieux, dardant à droite et à gauche des coups d'œil furibonds. Bondissant soudain hors de l'eau, Droll

s'élança vers lui, posa froidement le canon de sa carabine sur sa large poitrine.

— Lâche ton fusil, commanda-t-il, sinon je te fais sauter !

Ovuts-Avaht fixa ses prunelles féroces sur l'étrange bonhomme. Ses doigts s'ouvrirent. Le fusil tomba sur le sol.

— Débarrasse-toi de ton tomahawk et de ton couteau ! ordonna derechef tante Droll.

Grand-Loup saisit les deux armes mentionnées enfouies dans sa ceinture et les lança à terre.

— Dénoue ton lasso !

Le chef yute s'exécuta. Droll s'empara de la longue lanière de peau de buffle et attacha les pieds d'Ovuts-Avaht sous le ventre de sa monture. Prenant ensuite le cheval par la bride, il le mena près de la muraille de roc, appelant :

— Amène-toi, Gunstick-Uncle. Lie les pattes de cet animal-là.

Toujours raide, le digne oncle obtempéra gravement à l'ordre du Normand. En moins de deux minutes les poignets de Grand-Loup étaient solidement ligotés derrière son dos.

Le chef yute se laissait faire sans protester. Son esprit semblait absent de son corps. Sa docilité fut imitée par ses *braves.* Ils s'abandonnèrent paisiblement à leur sort, aussi furent-ils bientôt désarmés et garrottés.

Hobble-Frank, Jemmy et Davy grillaient de serrer la main à Winnetou, mais ce n'était guère le moment des effusions. Il fallait d'abord sortir du cañon. Dès que le dernier Peau-Rouge eut été mis hors d'état de nuire, on organisa la marche en avant. Les chasseurs remontèrent en selle et s'engagèrent dans la seconde partie de la gorge, les Indiens prisonniers les suivirent. Les *rafters* formèrent arrière-garde :

Winnetou et Great-Firehand chevauchaient en tête avec Great-Shatterhand. Tante Droll et Hobble-Frank précédaient immédiatement les captifs. Ni l'un ni l'autre ne parlaient, mais ils se mesuraient tous deux du coin de l'œil. Au bout d'un certain temps, Droll changea subitement de position sur sa monture, s'installant de façon à tourner son visage vers la croupe de l'animal.

— Fichtre ! grogna Frank stupéfait. Qu'est-ce qui vous prend, master ? Auriez-vous l'intention de jouer la comédie ? Sans doute avez-vous rempli naguère les honorables fonctions de clown dans un cirque, quelconque ?

— Non pas, master, riposta le Normand. Si vous me voyez admirer le postérieur de ma brave bête, c'est tout simplement parce que j'ai coutume de célébrer ainsi tous les grands jours de fête.

— Que voulez-vous dire ? interrogea le boiteux fort étonné.

— Après une victoire, j'ai l'habitude de m'asseoir en sens inverse sur ma monture pour éviter que les choses aillent de travers. Naturellement, je n'agis de cette manière que lorsqu'il me faut précéder l'ennemi. Sait-on jamais ce que pourraient imaginer toutes ces cervelles indiennes ? Ces démons-là ont beau être gentiment attablés, je n'ai qu'à demi confiance. Rien l'inspire plus de respect que deux yeux vigilants et un bon revolver.

— Ma foi ! Vous avez raison, master, convint Frank. Si vous le permettez, je suivrai votre exemple. Mon cheval ne saurait m'en vouloir de lui tourner le dos.

En quelques secondes, Frank pivotait également sur sa selle et faisait face aux Utahs, qui grommelèrent :

— *Uff ! Uff !*

Tante Droll et Frank échangeaient des regards de plus en plus amicaux. Il vint un instant où le silence devint insupportable au loquace boiteux.

— Excusez-moi, master, commença-t-il en gratifiant son compagnon d'un aimable sourire. Vous me plaisez et je serais heureux le connaître votre nom.

— On m'appelle tante Droll, répliqua le Normand.

— Tante Droll ! répéta Frank. Pas possible !

— Très possible, au contraire ! repartit l'autre en s'esclaffant devant le visible étonnement de son interlocuteur. On dirait que cela vous surprend, master ?

— Dame ! J'ai tant entendu vanter vos prouesses et chanter vos mérites extraordinaires.

— Serait-il indiscret de vous demander comment vous êtes au courant de mon existence ?

— Oh ! j'ai maintes fois entendu parler de vous dans un grand nombre d'endroits où je séjournais avec Great-Shatterhand et Winnetou.

— Mes félicitations, jeune homme ! dit tante Droll. Vous avez de belles relations. Alors, vous voyagez en compagnie de ces deux célèbres *Westmen ?*

— Certes ! répondit Frank en se rengorgeant. Nous étions ensemble là-haut à National-Park, nous avons aussi été à Estacato.

— Bon ! fit le Normand. Inutile de me dire qui vous êtes à présent. Je vous reconnais pour Frank-le-Boiteux. Winnetou l'Apache nous a souvent narré vos hauts faits, master. Aujourd'hui encore, alors que nous observions le campement yute, il a déclaré que vous étiez un héros.

Le visage du boiteux s'empourpra de plaisir et d'orgueil.

— Pas possible ! bégaya-t-il d'une voix étranglée. Winnetou m'a traité de héros ? Quelle gloire, master ! Voilà au moins de quoi en boucher un rude coin à cette mauvaise langue de Fat-Jemmy qui ne cesse de me turlupiner en me contredisant sempiternellement ! Un héros, moi ! Merci, master ! En me rapportant les paroles de Winnetou, vous noyez mon âme dans la joie. Je vous suppose, comme moi, citoyen américain.

— Je pérégrine en Amérique depuis de longues années, mais je suis de nationalité française, répondit tante Droll avec un accent de fierté très perceptible.

— Ah ! Français ! s'écria Frank avec enthousiasme. Bravo, master ! Les Français, je les aime, parbleu ! N'ont-ils pas contribué à assurer l'indépendance des Etats-Unis ! Voyez-vous, master, là France c'est le flambeau du droit, de la liberté, de la civilisation, de la générosité, du génie ! Mes compliments ! Alors, vous êtes le compatriote de mon cher et grand ami Great-Shatterhand !

— Tiens ! Great-Shatterhand serait-il donc Français ! Je l'ignorais.

— Je crois bien qu'il est Français ! s'écria Frank. C'est un pur sang ! Il est natif de Paris. Il paraît que vous avez au nord de votre grande capitale une espèce de colline dénommée « La butte Montmartre » ? Eh bien, c'est là qu'est né Great-Shatterhand. De son vrai nom, il s'appelle Richard Sardier.

— Sacrebleu ! fit tante Droll, voilà des nouvelles qui me font bigrement plaisir. Great-Firehand aussi est Français, de même que Bob-le-Noir, et mon petit Fred. Quelle tour de Babel que notre troupe, pourtant ! Sous le rapport de la diversité des races, bien entendu, car on ne saurait lui donner le sens de confusion, puisqu'il y règne un ordre exemplaire, mais on y voit réunis en parfait accord Français, Américains et Peaux-Rouges. Je trouve ça rudement chouette, moi, master !

— Et moi, donc ! fit emphatiquement Hobble-Frank.

On arrivait enfin à l'extrémité du cañon nocturne, qui débouchait dans une autre gorge beaucoup plus large, quoique aussi profonde. Les rayons obliques du soleil couchant ne pouvaient plus atteindre le fond, mais la lumière et l'air y pénétraient en quantité suffisante. Les cavaliers respirèrent avec délice et, après avoir exploré les environs pour écarter toute possibilité de surprise ennemie, ils se mirent en devoir d'installer leur campement pour la nuit. En l'endroit où s'était arrêtée la troupe, le cañon avait une largeur d'environ deux cents pas. Au milieu coulait un ruisseau sur les rives duquel croissaient abondamment herbe et arbrisseaux que dominaient ça et là quelques arbres.

On délia les pieds des Utahs pour leur

permettre de quitter la selle, puis ils durent s'asseoir à terre où l'on s'empressa de leur rattacher les jambes.

Les chasseurs purent ensuite se souhaiter mutuellement la bienvenue. Ceux qui se connaissaient déjà se serrèrent les mains et présentèrent leurs camarades, tant et si bien que tout le monde ne tarda pas à fraterniser gaiement.

La troupe de Great-Firehand s'était munie de provisions de bouche et l'on soupa avec entrain. Le repas terminé, il fallut songer à discuter le sort des Peaux-Rouges.

Les avis se partagèrent. Winnetou, Great-Shatterhand et Grande-Main-de-Feu se déclaraient prêts à les remettre en liberté. Les autres chasseurs réclamaient un châtiment exemplaire pour punir la mauvaise foi de Grand-Loup, et le plus acharné était certainement lord Castlepool qui, flegmatiquement, demanda soudain à Great-Shatterhand :

— Voulez-vous parier avec moi ?

— Parier ? répéta le chasseur interloqué. Parier quoi ?

— Que ces Yutes ne vous sauront aucun gré de votre miséricorde !

— Non.

— Je mise dix dollars !

— Pas moi..

— Je mise vingt dollars contre vous dix !

— Je ne parie jamais.

— Jamais ?

— Non.

— Dommage ! Infiniment dommage ! Saperlipopette ! Je n'ai pas de veine. Depuis que j'ai mis le pied dans la prairie américaine, je n'ai pu dénicher qu'une fois un parieur : ce mauvais plaisant de tante Droll, qui s'avisa de me suspendre au crochet de lampe d'un plafond !

— C'était pour vous corriger de votre manie, milord, déclara le Normand. Mais je constate qu'il faudrait vous laisser accroché à un plafond pour, le restant de vos jours si l'on tenait réellement à vous empêcher de parier.

— Bah ! fit lord Castlepool, je trouverais encore le moyen de parier pour qu'on me décroche.

Toutefois si l'idée de s'en remettre complètement à Great-Shatterhand, Frank, Jemmy et Davy pour fixer le sort des Utahs prisonniers ne souriait pas à tout le monde. On se méfiait non sans raison de la générosité excessive des quatre intéressés et l'on en redoutait les suites possibles. Des protestations amicales s'élevèrent et les débats continuèrent. On finit enfin par décider d'abandonner le jugement des Yutes aux susnommés qui devraient s'arranger de façon à mettre les coupables dans l'impossibilité de nuire, ultérieurement, aux blancs. Il s'agissait donc de s'entendre avec eux et de conclure un pacte de paix avec Grand-Loup en présence de ses sujets.

On forma un vaste cercle composé des blancs et des Peaux-Rouges. Deux *rafters* montèrent la garde de chaque côté du cañon. Ovuts-Avaht fut invité à s'asseoir en face de Great-Shatterhand et de Winnetou.

— Quel châtiment Grand-Loup pense-t-il recevoir de nous ? interrogea Great-Shatterhand en idiome yute.

Le Peau-Rouge ne répondit rien.

— Nous ne vous avions rien fait, reprit Great-Shatterhand, et vous vouliez nous tuer. Vous mériteriez donc la mort. Mais j'appartiens à un peuple qui réprouve la brutalité et la haine. Je vais vous rendre la liberté et vos biens, à la condition que tu me jures, au nom de tous tes *braves,* de ne plus jamais essayer de molester l'un ou l'autre des membres de notre troupe.

— Parles-tu ainsi avec ta langue ou avec ton cœur ? questionna Grand-Loup en jetant à Great-Shatterhand un long regard d'incrédulité.

— Ma langue ne répète que ce que lui dicte mon cœur, riposta le chasseur. Es-tu prêt à faire ce serment ?

— Oui.

— Tu jures, qu'à partir de cet instant tous autant que nous sommes rassemblés ici, blancs et Peaux-Rouges, nous vivrons en frères ?

— Oui.

— Tu jures que nous serons tous comme des frères toujours prêts à se prêter réciproquement aide et consolation dans le danger ou le besoin ?

— Oui.

— Et tu consens à sceller ce serment par le calumet de paix ?

— Oui.

Grand-Loup répondait à toutes les questions de Great-Shatterhand avec une spontanéité autorisant à croire en sa parfaite sincérité.

— C'est bien, dit le chasseur. Nous allons fumer le calumet à tour de rôle. Je vais te dire les paroles que tu devras prononcer en fumant.

— Bon ! consentit paisiblement le chef yute. Parle et je répéterai tes mots.

Cette docilité réjouissait grandement l'excellent Great-Shatterhand, cependant, une arrière-pensée qui s'imposait malgré lui à son esprit, lui fit ajouter :

— Je veux espérer, Grand-Loup, que, cette fois-ci, tu te conduiras loyalement. Tu sais que je fus toujours un sincère ami des Indiens. Nul plus que moi n'a regretté la lâche attaque dont furent récemment victimes les Utahs. Je te le prouve en cet instant par ma conduite à ton égard. Toutefois, je tiens à t'avertir que si tu t'avisais de recourir à la perfidie, je n'hésiterais plus à te faire mourir.

Ovuts-Avaht ne répondit point. Son regard fixait le sol. Great-Shatterhand n'insista point. Détachant son calumet, il le bourra, l'embrassa, et enleva les liens qui emprisonnaient les jambes et les poignets de Grand-Loup.

Le chef yute se leva, prit la pipe, lança, selon la coutume, des bouffées de fumée dans les six directions déjà mentionnées au cours de ce récit, disant :

— Moi, Ovuts-Avaht, grand chef des Utahs-Yampa, je parle en mon nom et au nom de tes guerriers ici présents. Je m'adresse aux Visages-Pâles réunis ici devant moi, à Great-Firehand, à Great-Shatterhand, à tous les autres, à Winnetou, le célèbre chef des Apaches. Tous ces guerriers et ces Visages-Pâles sont des amis et nos frères. Ils doivent être comme nous et nous devons être comme eux. Jamais nous ne devrons leur faire le moindre mal ou leur causer le moindre souci et nous mourrons plutôt que de croire jamais qu'ils nous considèrent comme des ennemis ! Tel et mon serment. J'ai dit. *Howgh* !

Il se rassit et la pipe passa de main en main, de bouche en bouche. Même la petite Hélène Butler dut lancer sa fumée dans les six directions en pressant le tuyau du calumet entre ses lèvres roses.

La cérémonie finie, on rendit aux Peaux-Rouges armes et montures. Néanmoins, il convient de remarquer qu'en dépit du pacte nouvellement conclu, les blancs se tenaient prudemment sur leurs gardes, observant attentivement les Yutes entre les cils baissés, une main machinalement posée sur la crosse du revolver.

Quand Ovuts-Avaht fut armé, il prit son cheval par les rênes et s'approcha de Great-Shatterhand.

— Alors, dit-il, mon frère nous a rendu notre liberté entière ?

— Naturellement.

— Nous pouvons donc nous éloigner ?

— Bien entendu.

— Nous n'avons plus qu'à retourner au campement.

— Par le Cañon-Nocturne ?

— Oui. Adieu !

Il tendit la main à Great-Shatterhand et sauta en selle. Sans jeter un autre regard aux blancs, il s'élança au galop vers la gorge. Ses guerriers l'y suivirent après avoir amicalement pris congé de tous les assistants.

— Hum ! gronda le vieux Blenter dans sa barbe, n'empêche que cet animal de Grand-Loup n'est qu'un coquin ! Si la peinture n'enterrait pas sa figure de brigand,

on y pourrait clairement lire sa fourberie. Une balle dans sa cervelle

malfaisante était la seule solution raisonnable à prendre.

L'ouïe fine de Winnetou saisit les paroles du *rafter,*

— Mon frère peut ne pas avoir tort, fit-il, mais il est préférable de rendre le bien pour le mal. Nous passerons la nuit ici et je vais me mettre sur la piste des Utahs afin de les observer.

Il descendit à pied dans le Cañon-Nocturne.

Ce fut un soulagement pour tous de voir les Yutes disparaître. Qu'aurait-on pu en faire ? Les tuer ? Impossible ! C'eût été un indigne massacre qu'aucun des blancs n'aurait consenti à perpétrer. Les emmener comme prisonniers ? C'était aussi impossible que de les exterminer. L'entente passée avec eux tranchait la difficulté mieux que n'importe quel autre arrangement.

L'obscurité commençait à tomber. On ramassa du bois pour allumer quelques feux. Great-Firehand fit une chevauchée dans la partie méridionale du cañon et Great-Shatterhand en fit une autre en direction nord. La prudence est toujours de rigueur dans les contrées sauvages. N'ayant rien aperçu d'anormal, ils rejoignirent leur troupe.

Sans doute y avait-il fort longtemps qu'on ne s'était arrêté là, car les aventuriers y trouvaient suffisamment de bois mort pour alimenter leurs feux. Il n'existait dans l'endroit que des arbustes et seulement quelques arbres, mais les crues du printemps avaient entraîné quantité de branches éparses au bord du ruisseau. La vue des belles flambées ragaillardit tout le monde en général et le lord en particulier. Il exhiba orgueilleusement une rôtissoire dissimulée dans l'attirail qui l'accompagnait et l'on embrocha joyeusement un énorme quartier de viande conservé par les *rafters.* Ils possédaient en outre encore un approvisionnement de conserves et de farine, de thé et de café. Lord Castlepool, qui se piquait d'être un cuisinier hors ligne, put donc se mettre à préparer un repas succulent.

Winnetou réapparut juste à l'instant où lord Castlepool annonçait avec son flegme habituel que « ces messieurs étaient servis ? ».

— Eh bien ? questionna Great-Firehand. Quelles nouvelles rapporte mon frère rouge ?

— Les Utahs s'arrêtèrent dans la caverne pour relever leurs cadavres, répondit l'Apache. Ils les placèrent en croupe des montures et poursuivirent leur route. De loin, je les vis sortir du Cañon-Nocturne, gravir la pente rocheuse, puis disparaître dans la forêt.

Cela était tout à fait rassurant. Néanmoins, des sentinelles furent postées en divers endroits des cañons afin de pouvoir faire face aux éventualités.

On fit honneur à la cuisine de lord Castlepool qui était un véritable cordon bleu et les conversations se prolongèrent aussi joyeusement que cordialement jusqu'après minuit. Ensuite, les sentinelles furent relevées et chacun s'installa de son mieux pour se livrer au repos.

CHAPITRE V

Winnetou avait bien vu les Utahs s'enfoncer dans les profondeurs boisées du sommet de la montagne, mais il ignorait ce qu'ils étaient ensuite devenus.

A quelque distance de la lisière du bois, Ovuts-Avaht commanda de faire halte. Les cavaliers sautèrent à bas de leurs chevaux ; les cadavres des *braves* tués dans la caverne furent descendus. Grand-Loup tendit la main du côté de la gorge.

— Le regard de l'un ou l'autre des chiens blancs nous aura suivis jusqu'à la forêt, dit-il. Les Visages-Pâles vont croire que nous réintégrons notre campement.

— Et n'est-ce pas cela que nous allons faire ? interrogea un guerrier dont la bravoure notoire l'autorisait à cette hardiesse de s'adresser au chef suprême sans que ce dernier le questionnât préalablement.

— N'aurais-tu pas plus de cervelle qu'un chacal de la prairie ? riposta aigrement

Ovuts-Avaht. Nous devons nous venger des Visages-Pâles.

— Mais il sont maintenant nos amis et nos frères !

— Non.

— Nous avons fumé avec eux le calumet de paix !

— A qui appartenait la pipe ?

— A Great-Shatterhand.

— Par conséquent, le serment ne lie que lui et pas nous. Pourquoi eut-il la sottise de ne pas se servir de mon calumet ? Puisque c'est lui qui a commis la bêtise, il est bien juste qu'il en supporte les conséquences. Comprends-tu ?

— Ovuts-Avaht a toujours raison, répliqua le Yute qui approuvait pleinement le sophisme de son chef.

— Demain matin, reprit Grand-Loup, les âmes des Visages-Pâles entreront dans « les éternels terrains de chasse » où ils nous serviront plus tard.

— Tu veux donc les attaquer à l'improviste ?

— Oui.

— Nous sommes trop peu nombreux pour mener à bien une pareille entreprise. En outre, il ne saurait être question de retourner dans la Cañon-Nocturne. Les blancs doivent sûrement en garder l'issue.

— Aussi prendrons-nous un autre chemin, déclara Grand-Loup, et irons chercher autant de *braves* qu'il en faudra. N'y a-t-il pas assez de guerriers yutes là-bas dans le *P' a-mow* (Bois-de-l'Eau) ? Et n'existe-t-il pas pour déboucher dans le grand cañon où reposent les crapauds Blancs un sentier que paraissent ignorer les Visages-Pâles ? Les cadavres et leurs chevaux demeureront ici. Deux d'entre vous veilleront auprès d'eux. Les autres me suivront à cheval en direction nord.

Quelques minutes plus tard, Ovuts-Avaht à la tête de sa troupe, chevauchait par une voie détournée vers le site qu'occupaient Great-Firehand et ses amis. Il connaissait depuis longtemps la région ; malgré l'obscurité, il marchait sans hésiter.

Après avoir sillonné les hauteurs, il s'engagea le long d'un étroit défilé débouchant dans une vaste dépression que recouvrait un bois au centre duquel se déversaient plusieurs torrents des montagnes environnantes dans un lac profond. Rien ne pouvait être plus frappant que le contraste existant entre cette immensité verdoyante et les gigantesques masses rocheuses qui l'ensevelissaient. C'était le *P' a-mow* ou Bois-de-l'Eau.

Une brillante pleine lune venait de se lever, mais les cavaliers yutes n'avaient aucun besoin de sa lumière blafarde pour savoir se diriger dans la forêt qu'éclairaient de nombreux feux.

On n'apercevait en ce lieu solitaire ni tentes ni huttes, cependant beaucoup d'indiens *y* campaient : les uns couchés dans leurs couvertures, les autres simplement étendus à même le sol. De place en place, des chevaux dormaient ou broutaient. C'était là que devaient se réunir toutes les tribus yutes avant de « marcher dans le sentier de la guerre ».

Ovuts-Avaht s'arrêta près du premier feu et bondit à terre. Ayant fait signe à ses *braves* de l'attendre, il héla un Peau-Rouge assis à côté du brasier.

— *Nanap-Neav* (le vieux capitaine) ? fit-il interrogativement.

L'Utah se redressa vivement. S'étant approché de Grand-Loup, il le mena vers un point de la rive du lac où brillait un feu placé à l'écart des autres. Quatre Indiens s'asseyaient devant. Tous portaient la plume d'aigle sur la tête. L'un d'eux attirait particulièrement les regards. Son visage profondément ridé n'avait aucune trace de peinture. Ses cheveux blancs flottaient sur son dos.

C'était Nanap-Neav, le chef suprême des Utahs. Il devait avoir plus de quatre-vingts ans. Pourtant, il se tenait superbement droit, bombant fièrement sa poitrine. Cet homme semblait être extraordinairement vigoureux et paraissait à peine avoir dépassé la cinquantaine. Ses pupilles étincelantes se fixèrent sur Grand-Loup, mais ses lèvres

restèrent closes. Nulle parole de bienvenue n'accueillit le chef des Yampa-Utahs. Les trois compagnons du vieil-lard imitèrent son silence.

Ovuts-Avaht s'assit à terre sans ouvrir la bouche et regarda fixement devant lui. Quelques minutes s'écoulèrent.

— L'arbre se dépouille de ses feuilles à l'automne, dit enfin le vieux Peau-Rouge d'une voix claire. Telle est la loi de la nature. Mais, s'il les perd avant la saison, c'est qu'il ne vaut rien et n'est plus bon qu'à être abattu. Il y a trois jours, il les portait encore. Où sont-elles donc aujourd'hui ?

En son langage imagé, le vénérable chef faisait allusion aux plumes d'aigle dont n'était plus ornée la coiffure d'Ovuts-Avaht. L'indomptable orgueil de celui-ci fut douloureusement blessé par le reproche de l'ancien.

— Le glorieux ornement réapparaîtra demain, répondit-il. La plume d'aigle s'agitera de nouveau au-dessus mon front et les scalps de dix ou vingt Visages-Pâles branleront à ma ceinture.

— Grand-Loup aurait-il été vaincu par les Visages-Pâles, qu'il n'ose plus exhiber les signes distinctifs de sa bravoure et de sa dignité ?

— Par un seul Visage-Pâle. Mais le poing de ce Visage-Pâle est plus lourd que les mains réunies de cent guerriers blancs.

— Alors. Grand-Loup fut vaincu par Great-Shatterhand.

— En effet.

— *Uff !* dit le vieillard.

— *Uff ! uff ! uff !* répétèrent les trois chefs.

— Donc, Ovuts-Avaht a vu le célèbre Visage-Pâle ? reprit l'ancien.

— Lui et plusieurs autres, répondit Grand-Loup. J'ai vu Great-Shatterhand, Great-Firehand, Winnetou l'Apache, Long-Davy, Fat-Jemmy et d'autres encore composant une troupe d'au moins cinq fois dix têtes. Je veux vous apporter leurs scalps.

Le Peau-Rouge n'a point pour habitude de permettre à son visage de trahir ses sentiments. Les vieillards et les chefs, surtout, ont le strict devoir de se faire, un masque impassible dans toutes les circonstances, quelles soient gaies, tristes ou émouvantes. Toutefois, les nouvelles qu'apportait Grand-Loup étaient si surprenantes, que ces auditeurs ne purent se retenir de manifester un profond étonnement. Les traits du vieux chef se tendirent au point d'effacer ses rides.

— Que Grand-Loup raconte ce qu'il sait, dit-il.

Ovuts-Avaht commença aussitôt un récit où la vérité ne tarda pas à recevoir nombre d'accrocs. Il s'ingénia tout particulièrement à prouver qu'il avait joué le beau rôle dans ses démêlés avec les Visages-Pâles. On l'écoutait avec attention.

Dès qu'il eut terminé, le vieillard lui demanda :

— Et maintenant, que compte faire Ovuts-Avaht ?

— Tu vas encore me donner cinquante guerriers pour me permettre de surprendre les crapauds blancs. Il faut que leurs scalps décorent nos ceintures avant l'apparition de l'aurore.

Les rides du vieux chef se creusèrent plus profondément. Il fronça ses sourcils embroussaillés ; son nez aquilin se pinça.

— Avant l'aurore ! fit-il. Ai-je bien compris ? Un guerrier rouge est-il capable de s'exprimer ainsi ? Les Visages-Pâles nous attaquèrent sans raison, nous volèrent et tuèrent plusieurs de nos frères. Et les voici rassemblés en puissantes colonnes pour nous livrer bataille et répandre notre sang. Ils ont même appelé à leur aide les Navajos. Ils veulent nous exterminer. Dans ces conditions, pouvons-nous faire au Grand-Esprit, qui met à notre portée les plus renommés de nos ennemis, l'injure de faire mourir ces derniers vite et doucement ? Que pensent mes frères des paroles de Grand-Loup ?

— Les Visages-Pâles devront être attachés au poteau de torture, déclara le premier chef.

— Il faut les prendre vivants, dit le second.

— Plus ils sont fameux et puissants, plus leurs tourments devront être grands, fit le troisième.

— Mes frères ont bien parlé, reprit le vieillard. Les chiens blancs seront attrapés en vie.

— Que le chef omnipotent réfléchisse bien, conseilla Ovuts-Avaht. Les Visages-Pâles en question ne sont point des hommes ordinaires. Great-Shatterhand écrase d'un coup de poing la tête d'un buffle ; Great-Firehand n'est pas moins fort. Leurs armes donnent refuge à des malins esprits. Winnetou est un grand guerrier...

— Mais un Apache, interrompit rageusement le vieillard. Et les Navajos qui s'avancent contre nous avec les Visages-Pâles ne font-ils pas partie de la peuplade apache ? Winnetou est notre ennemi mortel et devra être encore plus cruellement torturé que les crapauds blancs. Je n'ignore point la puissance de ces célèbres Visages-Pâles, mais nous possédons assez de *braves* pour les anéantir. Comme tu as, le premier, droit de vengeance, Grand-Loup, c'est toi qui auras l'honneur d'être le chef de l'expédition. Je te donne trois cents guerriers et tu m'amèneras les Visages-Pâles vivants.

— Et, quand ils auront suffisamment souffert aux poteaux de torture, me permettras — tu de scalper Great-Firehand, Great-Shatterhand et Winnetou.

— Oui, leurs scalps t'appartiendront, mais à la condition que pas un seul Visage-Pâle ne soit tué au cours de l'assaut. Je veux les voir tous en vie devant moi, entends-tu ? La mort prématurée de l'un d'eux me priverait du plaisir de lui faire expier comme il convient la perte de nos frères. Tu as déjà cinquante guerriers. Vous serez donc sept hommes pour chaque blanc. En vous y prenant sagement, vous réussirez facilement à tomber furtivement sur les Visages-Pâles pendant qu'ils dormiront et à les ligoter avant qu'ils s'éveillent complètement. Munissez-vous d'une quantité suffisante de liens. Viens. Je vais choisir moi-même ceux qui t'accompagneront. Les *braves* qui resteront ici se morfondront, mais ils seront au premier rang pour contempler les blancs aux poteaux de torture. Allons !

Les cinq Peaux-Rouges se levèrent et allèrent de feu en feu. Le vieillard marchait devant ses quatre compagnons et désignait rapidement les guerriers destinés à l'expédition.

Trois cents *braves* furent bientôt rassemblés, plus, cinquante autres devant demeurer avec les chevaux à respectable distance du campement des blancs.

Grand-Loup prit alors la parole afin d'expliquer à ses gens la situation et le but de l'entreprise, puis on monta à cheval avec enthousiasme en se répétant les noms de Great-Shatterhand, Great-Firehand, Winnetou. Quelle gloire pour les Utahs que de s'emparer de ces célébrités et de les faire mourir à petit feu aux poteaux de torture !

La troupe se mit en marche, suivant en sens inverse le chemin récemment parcouru par Grand-Loup et ses cinquante *braves.* On fît halte à proximité du grand cañon. Les trois cents guerriers descendirent alors de cheval et confièrent leurs montures aux cinquante camarades désignés pour les garder.

— Pourvu que les chevaux des Visages-Pâles ne sentent pas leurs congénères, murmura Grand-Loup.

Un Peau-Rouge se courba immédiatement, déracina une plante et la tendit au chef.

— Voici un moyen infaillible de mettre en défaut le flair des montures des crapauds blancs, dit-il.

Ovuts-Avaht reconnut la plante à son odeur. C'était de la sauge. Dans le Far-West, on rencontre de vastes étendues de terrain entièrement couvert de sauge. Cette labiée croissait en touffes énormes à l'entrée du cañon où venaient de s'arrêter les Yutes.

Tous les Indiens se précipitèrent sur le végétal et s'en frottèrent mains et habits.

Cette opération imprégna l'air d'un

parfum si fort et pénétrant que les Utahs avaient toute raison d'espérer dépister l'odorat des chevaux de la troupe de Great-Firehand.

Cet espoir était d'ailleurs renforcé par le fait que la brise presque imperceptible qui voltigeait dans le cañon émanait justement du côté ou campaient les blancs. Tout favorisait les projets des Indiens.

Ceux-ci ne s'étaient point encombrés d'armes à feu. Ils n'avaient que leurs couteaux.

Du moment qu'il ne s'agissait que de surprendre l'ennemi et de le ligoter, c'était suffisant

Il restait trois kilomètres environ à parcourir pédestrement pour gagner le lieu désiré. Les Utahs se glissaient comme des ombres dans la nuit, redoublant de précaution au fur et à mesure qu'ils avançaient davantage vers le but.

Il fallait d'abord empêcher les sentinelles, de jeter l'alarme. Comme de grands serpents, quelques Peaux-Rouges rampèrent silencieusement jusqu'aux gardes, les saisirent à la gorge puis les bâillonnèrent et ligotèrent en un clin d'œil.

On put alors se diriger vers le gros de bande. Les blancs dormaient paisiblement, étendus les uns à côté des autres, de sorte que l'espace manquait pour que les trois, cents Yutes pussent se mouvoir sans bruit entre eux. Grand-Loup comprit la difficulté de prime abord. Il fallait y parer par l'attaque précipitée. Dès que ses *braves* furent assez près des dormeurs, il s'élança, les entraînant tous derrière lui.

Le tapage réveilla les blancs en sursaut. Toutefois, avant qu'ils eussent le temps de se redresser, les Yutes se jetaient sur eux.

Il s'ensuivit une lutte terrible. Quoique chaque chasseur fût assiégé par six ou sept Indiens à la fois, tous se défendirent héroïquement avec poings, revolvers ou poignards jusqu'à l'épuisement de leurs forces. Les Utahs craignaient d'employer leurs couteaux.

On leur avait recommandé de prendre les Visages-Pâles vivants. Ils tenaient à satisfaire les chefs. D'ailleurs, leur supériorité numérique leur assurait la victoire finale. Un concert de hurlements annonça la fin du combat Les Yutes étaient vainqueurs. Ovuts-Avaht commanda d'allumer un grand feu. A la lueur des flammes qui crépitères promptement, il put constater que plus de vingt Peaux-Rouges avaient été tués ou blessés au cours de la résistance acharnée des blancs. Ce spectacle le remplit de fureur.

— Pour expier cet outrage, ces chiens endureront tous les tourments imaginables, gronda-t-il. Nous couperons leur peau en milliers de petites lanières. Avant de trépasser, ils pousseront des cris, qui épouvanteront toutes les bêtes du Far-West. Que certains d'entre vous se chargent de nos morts et de nos blessés ; les autres s'occuperont des captifs, de leurs chevaux et de leurs armes. Il faut retourner le plus vite possible à P'a-Mow.

— Qui devra toucher le fusil magique du chasseur blanc ? demanda l'un des *braves.* Il part tout seul, tue celui qui le remue et beaucoup d'autres avec lui. Tu le sais.

— Laissons-le là où il gît, répondit Grand-Loup. On entassera dessus une haute pile de pierres. De cette façon personne n'aura besoin d'y mettre la main. Où est-il ?

On chercha vainement la fameuse carabine de Great-Shatterhand. Elle n'était nulle part visible.

— Où est ton fusil magique ? demanda Ovuts-Avaht à Great-Shatterhand.

— Cherche-le ! répliqua ironiquement le chasseur.

Il jugeait inutile de raconter au Yute que l'arme lui avait été brusquement arrachée de la main dès le début de la lutte.

Sans insister, Grand-Loup reprit ses recherches avec quelques-uns de ses guerriers. Ce fut en vain qu'ils explorèrent même le ruisseau à l'aide de flambeaux improvisés. Le fusil magique avait disparu comme par enchantement.

Les Yutes n'en revenaient, pas. Ils avaient vu l'arme la veille au soir entre les

mains de Great-Shatterhand et, ne parvenaient point. à comprendre pourquoi elle était introuvable.

Les craintes superstitieuses auxquels sont toujours plus ou moins sujets les Indiens les plus braves vinrent les assaillir.

Ceux qui avaient jusque-là douté des vertus surnaturelles de la carabine changèrent instantanément d'opinion.

— Attachez vite les prisonniers sur leurs chevaux, ordonna soudain Ovuts-Avaht, et éloignons-nous. Un mauvais esprit dut s'emparer du fusil magique. Hâtons-nous de partir avant qu'il puisse nous expédier des balles.

Les Utahs se démenèrent aussitôt avec un louable empressement, tant et si bien que la troupe put rebrousser chemin un peu plus d'une heure après le début de l'attaque.

Toutefois, mentionnons tout de suite que Grand-Loup se trompait en s'imaginant avoir vaincu toute la bande de Great-Firehand. Deux chasseurs lui avaient échappé et peut-être le lecteur ne s'étonnera-t-il pas en apprenant que l'un de ces rusés compères était notre excellent ami tante Droll.

La ruse d'un Normand dame le pion à celle du plus artificieux Peau-Rouge.

Si Grand-Loup l'ignorait, il ne devait point tarder de l'apprendre à ses dépens.

Le premier acte des assaillants avait été de sauter, sur les sentinelles qui veillaient aux abords du campement, afin d'éviter qu'elles ne jetassent l'alarme, mais ils ne s'étaient, nullement souciés de regarder plus loin ; le temps, d'ailleurs, leur faisait défaut pour mener une exploration étendue.

En outre, les Utahs ne pouvaient deviner que tante Droll, au lieu de se livrer aux douceurs d'un somme bien gagné, avait préféré aller se poster dans les profondeurs du Cañon-Nocturne, escorté de Frank-le-Boiteux qui s'était pris d'une subite sympathie pour l'être original et amusant que représentait le Normand.

Assis côte à côte dans les ténèbres, ils devisaient à voix basse, se racontant réciproquement de joyeuses anecdotes, lorsque Droll avait arrêté Frank tout net au beau milieu d'un récit extrêmement intéressant.

— Chut ! N'as-tu rien entendu ?

— Si, murmura Frank. Certains des nôtres se lèvent, peut-être.

— Non. On dirait que plusieurs personnes marchent à la fois... Sûrement... Sapristi !... On jurerait qu'on se bat... Parbleu ! Ces brigands de Yutes ont dû revenir par un autre chemin....

— Une attaque, alors ? fit le boiteux avec angoisse. Ah ! des cris !...

— Oui, reprit tante Droll. Et des cris de guerre indiens...

— Nom d'une pipe ! Courons à la rescousse ! dit Frank.

Il s'était brusquement redressé.

Accroché d'une main à la manche de son compagnon immobile, il tentait de l'entraîner.

Tante Droll ne bougeait pas. Il paraissait vissé au sol.

— Chut ! souffla-t-il à l'oreille de Frank. Peste tranquille...

Le pétulant boiteux faillit tomber à la renverse.

— Tranquille ! répéta-t-il. Tranquille quand...

— Chut ! dit Droll de nouveau en posant une main sur la bouche du protestataire. Pas si vite, mon vieux, et ferme ton bec. Sache que les Peaux-Rouges n'entreprennent jamais d'attaque nocturne qu'en nombre. Il faut donc être prudents. Rendons-nous d'abord exactement compte de la situation. Après, on verra. Rampons sans bruit. Attention, surtout ! Ces démons chocolat ont l'ouïe diablement fine. Un caillou qui dégringolerait suffirait à trahir notre présence et nous perdre.

Les principaux personnages de ce roman se retrouveront dans le volume qui paraîtra la semaine prochaine sous le titre :

La Vallée des Cerfs

Imprimerie française H. MATHON, Wiesbaden (Allemagne occupée)